



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

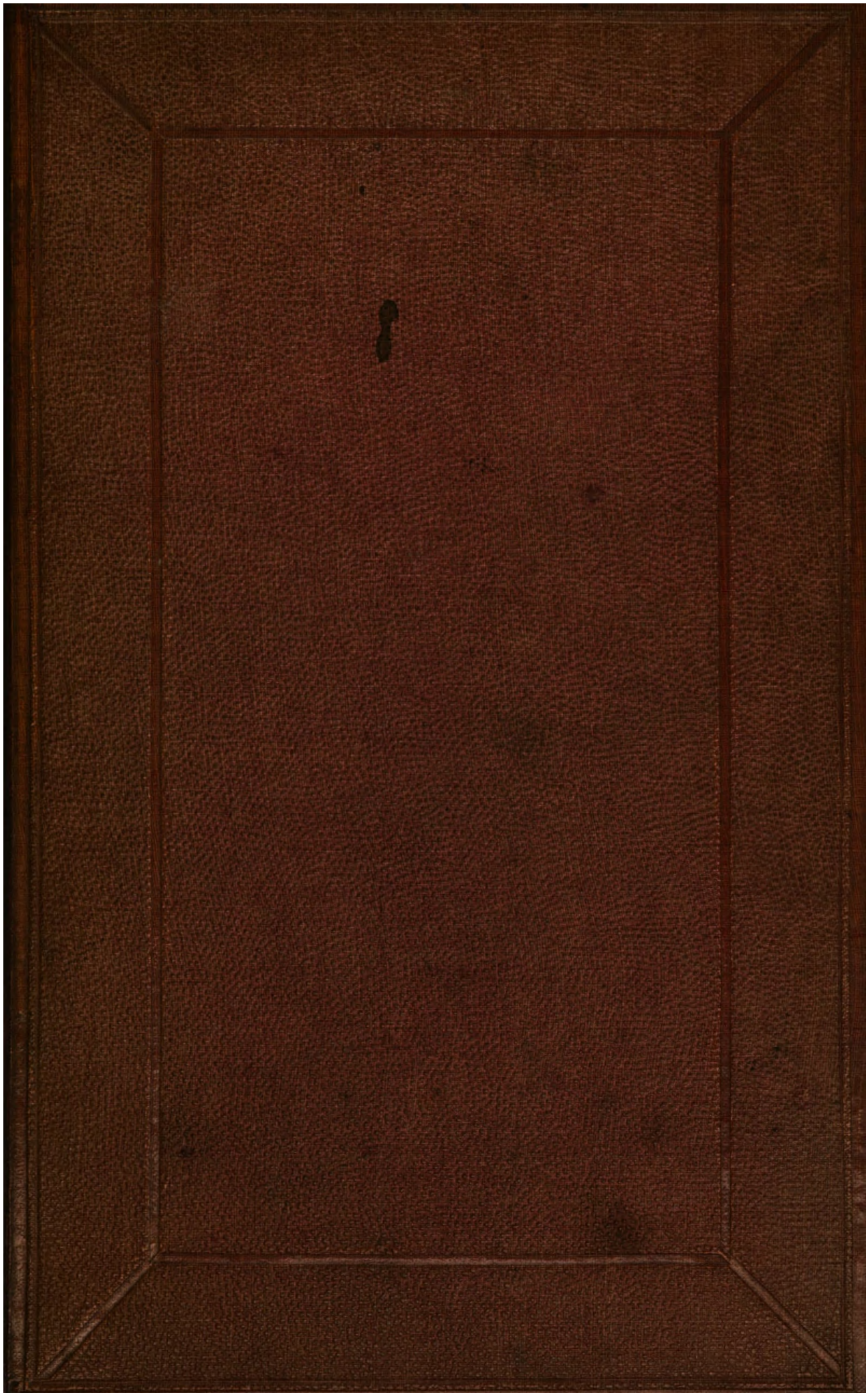
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

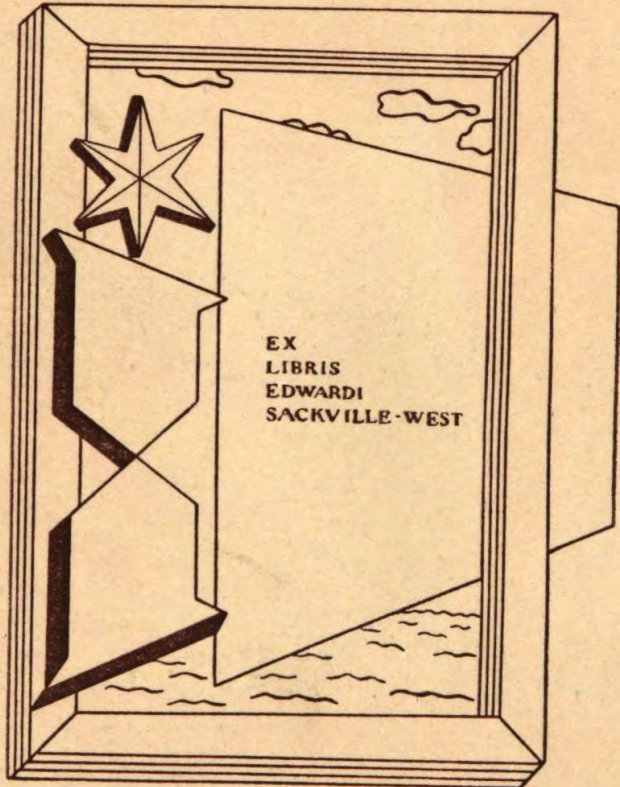
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

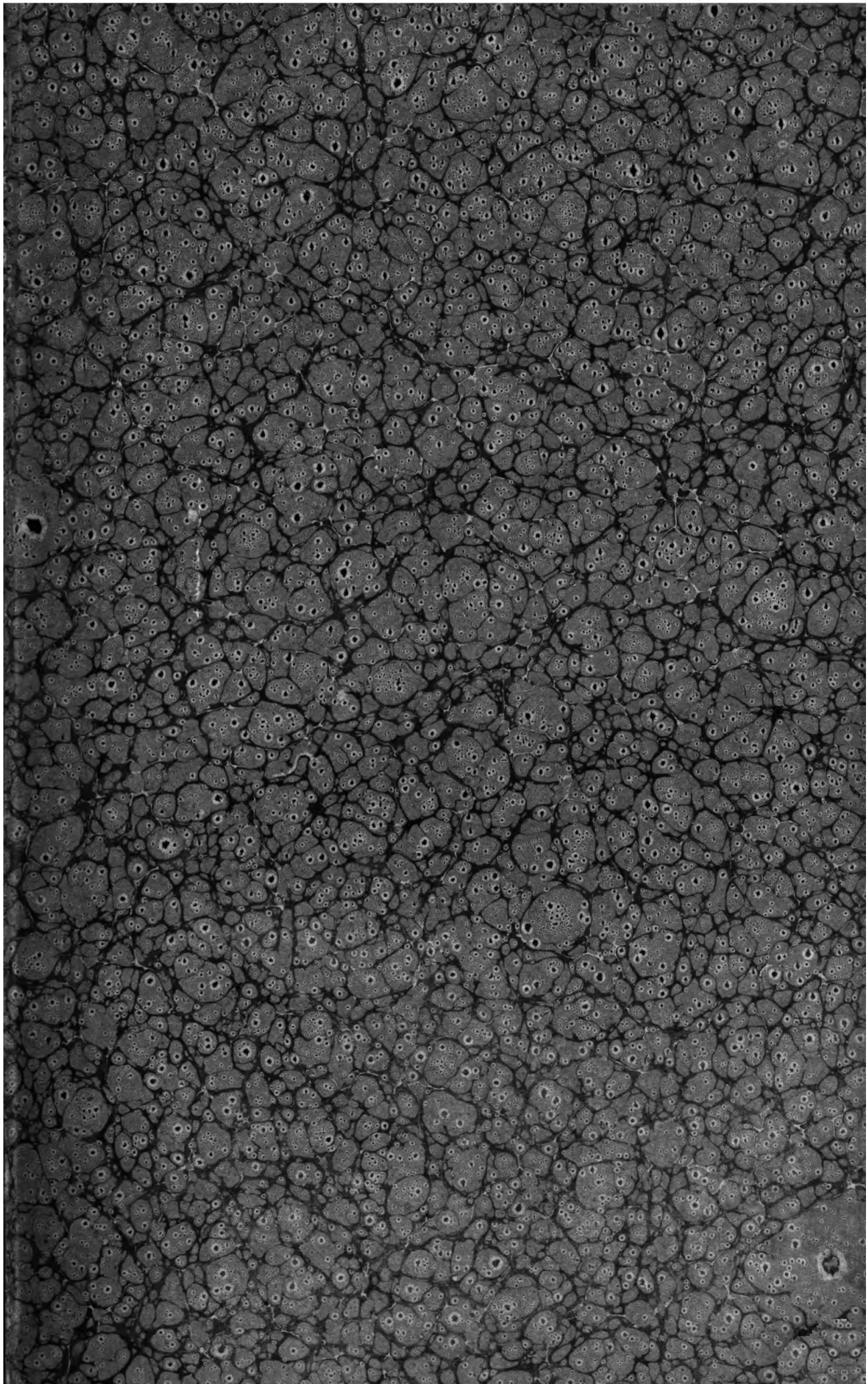


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





EX
LIBRIS
EDWARDI
SACKVILLE-WEST



16

Kojs
201

107107-

presentation copy

Bon et affectueux

Souvenir à Julius Simon

André Louise Colet

6 juillet 1856 -

LE POÈME DE LA FEMME

Du verbe de Dieu est sortie la création ;
Du verbe de l'homme est sortie la liberté ;
Du verbe de la femme sortira son affranchissement.

Oh ! non , vous n'êtes pas dignes des femmes : nous portons l'enfant dans notre flanc , au - dessous de notre cœur , de ce cœur où nous portons aussi la fidélité ! Mais vous autres hommes , vous épuisez avec votre force et vos désirs , l'amour même dans vos embrassements.

GOETHE.

PARIS
IMPRIMERIE DE J CLAYE
RUE SAINT-BENOÎT, 7

LE POÈME
DE
LA FEMME

PAR
M^{ME} LOUISE COLET



PARIS
PERROTIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE FONTAINE-MOLIÈRE, 41

1856



PRÉFACE EN DEUX SATIRES

— ÉCRITE EN 1850 —

LA FEMME DU PEUPLE.

Songez que d'un baiser pourrait éclore une âme ;
Songez, en vous penchant sur le sein de la femme,
Au mystère divin de la maternité ;
Adorez sa beauté, gardez sereine et pure
Cette source sacrée où toute créature
Puisse un souffle de vie et d'immortalité.

I.

Un tribun haranguait, sur la place publique,
La foule radieuse au mot de République.
Ce mot, qui renfermait des promesses pour tous,
Illuminait les fronts, rendait les cœurs plus doux.
Par l'espoir apaisé, ce grand flot populaire,
En qui le dénûment fait monter la colère,
Murmurait confiant au mot fascinateur :
« — La République vient, c'est notre rédempteur !
« Plus de corps torturés où meurt l'intelligence !
« Plus de cris de la faim, plus d'appels de vengeance ! »
Et le magique mot, de ces cœurs pleins de foi
Sortait, Vivat bruyant d'une nouvelle loi !
L'orateur qui parlait à cette foule émue
Avait l'accent vibrant, le geste qui remue,

*

La forme qui du fond cache l'inanité,
 Et pour thème ce sphinx : la solidarité !
 « Oui ! le bonheur pour tous ! et par tous dès ce monde, »
 Répétait-il, penché sur la cité profonde
 Où tout un peuple, ardent à saluer ce jour,
 N'avait plus qu'un seul cœur dilaté par l'amour !

Cependant une femme, à l'écart immobile,
 Dans ses haillons soyeux se drapant en sibylle,
 Le sourire ironique et le regard aigri,
 Pressant sur son sein maigre un enfant amaigri,
 S'écria : « Le bonheur ! c'est un sarcasme, ô femmes !
 « Elle n'est pas pour nous, cette fête des âmes !
 « Fût-elle pour nos fils, nos frères, nos amants,
 « Elle n'est pas pour nous, femmes : tribun, tu mens !..
 « Ne promets pas si tôt la fin de nos misères...
 « Car, s'il est vrai que Dieu nous ait faits solidaires,
 « Tant que nous, dont les flancs portent l'humanité,
 « Nous, plus grandes que vous par la maternité,
 « Tant que nous resterons une chair avilie,
 « De honte et de douleur, double et profonde lie
 « Qui fermente et gémit au fond de vos cités,
 « Ne parlez pas d'amour et de félicités !
 « Ne parlez pas d'amour, hommes ! dont l'âme impure
 « Trouve la volupté dans notre flétrissure ;
 « Violateurs de Dieu qui jetez au hasard
 « Votre paternité dans quelque lupanar,
 « Où, comme un vil bétail, la faim et l'ignorance
 « Parquent pour vos plaisirs des femmes sans défense :
 « Esclavage hideux qu'en leur impiété
 « Votre Église et vos lois nomment nécessité !

- « Ne parlez pas d'amour, jusqu'au jour où le monde
« Rougira du contact de cette plaie immonde,
« Où tout homme craindra d'en approcher son sein
« Plus que d'être voleur, plus que d'être assassin !
« Car le crime est plus grand par les maux qu'il entraîne ;
« Le sang prostitué brûle de veine en veine,
« Etouffant l'idéal, tarissant la beauté,
« Disputant jusqu'à l'âme à la Divinité,
« Lui transmettant du corps la honte et la souillure,
« Et versant de sa fange à toute créature.
« Ce stigmaté a flétri, dans chaque adolescent,
« La jeunesse de l'âme et la fraîcheur du sang.
« Où sont les beaux hymens des races primitives ?
« Étreintes de corps purs ! transports d'âmes naïves !
« Chaste amour qu'ont détruit d'impudiques amours ;
« Source de voluptés dont Dieu traça le cours,
« Mais dont le flot souillé par les flots de la terre
« Grossit fatalement l'océan adultère.
« L'homme au cloaque impur se plonge sans dégoût :
« Le pourceau vit joyeux aux bourbes de l'égout !
« Rayonnement d'en-haut, amour, senteur divine !
« Tu ne dilates plus son immonde poitrine !
- « Et nous qui l'aspirons, ce parfum immortel,
« Croyants désespérés d'un culte sans autel,
« Esclaves tout meurtris d'inextricables chaînes,
« Athlètes ignorés, vaincus aux luttes vaines,
« Martyrs de siècle en siècle engloutis ici-bas,
« Femmes, filles de Dieu, nous ne protestons pas !
« Nous sommes un débris de l'antique esclavage :
« L'homme a toujours gardé sur nous le droit d'outrage,

- « Du joug qu'il nous impose il se fait l'insulteur,
« Comme il traitait l'esclave avant le Rédempteur.
« Sacrilège, il corrompt et change en flétrissure
« Les aspirations de la sainte nature :
« Cette vierge, qui cache un cœur sous sa beauté,
« Pour lui n'est qu'une nuit d'infâme volupté.
« C'eût été du bonheur pour une vie entière !
« Mais l'aveugle insensé souffle sur la lumière ;
« L'être qu'il déposa dans ce sein profané,
« Meurt ou vit renié du sang dont il est né.
« Plus de droits à l'amour pour la femme flétrie ;
« Paria sans foyer, ilote sans patrie ,
« Du plaisir vagabond alimentant les jeux,
« Rebut du fantaisiste et du voluptueux ,
« Narguant la mort, riant du malheur qui la tue,
« Le soir , aux carrefours , elle se prostitue !
- « Et l'homme ? il fait ce mal avec impunité !
« Il ment , il trompe , il rit de sa paternité ;
« Lâche , il renie , absous de sa part d'homicide ,
« Celle que l'abandon pousse à l'infanticide ;
« Son crime est innocent , car son crime est caché ,
Et ce qu'il nomme honneur n'en est pas entaché !
- « O bateleurs pompeux de clubs et d'assemblées ,
« Tartufes de pitié , consciences troublées
« Prêchant les droits de l'homme , et proclamant bien haut
« Que tout meurtre est maudit , qu'infâme est l'échafaud !
« Qui de vous , qui de vous , descendez dans vos âmes ,
« A respecté la vie éclosée aux flancs des femmes ?
« Qui de vous , qui de vous , ne devra compte à Dieu

PRÉFACE EN DEUX SATIRES.

v

« Du mystère sacré dont il se fit un jeu ?
« Peuple, ne raille pas, car c'est dans tes familles
« Que l'opprobre descend ; il décime tes filles.
« Hommes qui m'entourez d'un murmure offensant,
« Quoi ! n'avez-vous jamais pleuré sur votre sang ?
« Et vous femmes, messœurs en douleurs, vous que j'aime,
« Oh ! plaignez-moi ! Voyez cette enfant triste et blême,
« Ce sont des jours pareils que lui garde le sort :
« Cette enfant serait femme, il lui vaut mieux la mort ! »

Elle fendit la foule, et, courant au rivage,
S'élança dans le fleuve. Un cri joyeux, sauvage,
Un cri de délivrance aux flots échappa seul :
La Seine la couvrit de son calme linceul,
Et la foule bruyante, en s'éloignant distraite,
Disait : « Elle était folle ; elle a troublé la fête. »

LA FEMME DU MONDE.

II.

A mon âpre satire où frémit indompté
L'accent de la douleur et de la vérité,
Les heureux répondront : « Le vice a son écume,
« Mais il est des vertus que le bonheur parfume.
« Souriantes, voyez nos filles et nos sœurs ;
« Leur vie a dans l'hymen d'ineffables douceurs,
« Et le rêve d'amour que caressa leur âme,
« Préconçu par la Vierge, est éclos pour la femme. »

Oh! que vous savez bien qu'il n'en est pas ainsi!
Que toutes, nous portons au front l'ardent souci
D'une aspiration qui dans nos cœurs fermente,
Mais que ne satisfait l'épouse ni l'amante!
Au giron d'une mère, enfants, nous nous formons,
Pures comme la neige à la cime des monts :
Candeur qui se dérobe et beauté qui s'ignore,
Ame où tout resplendit, corps que rien ne déflore,
Être fait pour l'amour qui l'appelle et l'attend,
Vrai comme les désirs de son sein palpitant!
De l'air, du feu, du ciel, voix, effluve, murmure,
Pourquoi nous trompez-vous, ô jeunesse, ô nature!
Ah! ce qui nous déçoit, ce n'est pas vous, c'est lui;
C'est l'homme! Un idéal en nos rêves a lui,
Un époux chaste et beau, complément de nous-même;
Comme une Ève promise, il nous cherche, il nous aime;
Il vient!... Ravissements d'égaux voluptés,
Par deux cœurs confondus vous serez donc goûtés!...

Non! un seul est ému, l'autre ne peut plus l'être :
Il connut la débauche avant de nous connaître,
Elle l'a pris enfant et ne l'a pas quitté.
Son cœur n'a plus d'amour, son corps plus de beauté;
Nous rencontrons la mort où nous portons la vie,
Et notre âme de vierge est veuve, inassouvie.
Le néant est offert, femme, à ta passion,
Lorsque tout crie amour dans la création,
Lorsque les voix du ciel et les voix de la terre
Promettaient un flot pur à la soif qui t'altère!

Mais la nature est mère, et Dieu n'a pas menti :

Il existe, l'amour que la vierge a senti !
Cherche ! dit le désir ; aime ! dit l'espérance ;
Erre de deuil en deuil, de souffrance en souffrance.
Marche ! suis le rayon, ne désespère pas,
Et l'ineffable époux frémira dans tes bras !

Assieds-toi pour mourir, ô pauvre condamnée !
Ils ont tous traversé la source empoisonnée :
Tous en sortent flétris, et tous seront pour toi.
L'affront de ton désir, la rougeur de ta foi.

Quelques-uns, altérés de voluptés complètes,
Les cherchent en rêveurs, les chantent en poètes ;
Mais l'idéal trompé, qui souffre et pleure en nous,
Ne les détourne pas des souillures de tous.
Si leur honte était vraie et leurs larmes sincères,
Martyrs expiateurs de nos longues misères,
Au vice ils jetteraient d'héroïques défis,
Et régénéreraient les âmes de leurs fils !

O génération enceinte ou moribonde,
Seras-tu mère enfin ou toujours inféconde ?
Sur les autels tombés des dieux morts sans retour,
N'enfanteras-tu pas le culte de l'amour ?
Fluide universel et magnétique chaîne
Dont l'étreinte unira toute la race humaine,
Dont le premier chaînon, qui les aimante tous,
Sera formé par toi, saint amour des époux !
Splendeur des voluptés de la chair et des âmes,
Succédant au chaos d'accouplements infâmes,
Qui, dans leur flétrissure, ont éternellement

Engendré la laideur et l'abrutissement!

Peintres, sculpteurs, amants de la forme divine,
La débauche a détruit votre type en ruine!
Philosophes, penseurs, épris du beau moral,
L'absence de l'amour a tué l'idéal!

Toi du bonheur de tous, gardienne sympathique,
Pacte futur du globe, intègre République!
Choisis pour fondement le vrai, le bien, le beau;
Sois digne de coucher le vieux monde au tombeau.
Que l'homme s'ennoblisse en relevant la femme!
Plus de ces jougs honteux qui font dévier l'âme!
Rends-nous à la nature après un long détour,
Fais d'un marché légal une honte à l'amour;
Et qu'un sincère hymen qui naît des harmonies
Soit le titre d'honneur de deux âmes unies.
La macération et ses chastes semblants
Laissent les cœurs impurs en les faisant tremblants.
Il est temps; soyons vrais dans nos lois, dans nos temples,
Surtout dans nos amours, ces éternels exemples
Que transmet la famille aux générations
Par le courant du sang, fleuve des passions!

LA PAYSANNE

I.

C'était le champ d'une campagne aride ,
Désert et nu comme après la moisson ;
Tout embrasé d'une chaleur torride ,
Le ciel était blanc jusqu'à l'horizon
Où le soleil de sa lumière jaune
Dorait la plage et teignait l'eau du Rhône ;
De grands rochers cachaient dans leurs flancs creux
Les toits fumants d'un village poudreux ;
Silencieuse et morne, la nature
Dormait sans fleurs, sans arbres, sans verdure :
Dans le champ fauve une vieille en haillons
Allait glanant (la glane, c'est l'aumône
Qu'on laisse au pauvre alors que l'on moissonne).
Effarouchant les lézards, les grillons,
Elle marchait..... et sa main décharnée
Tirait vers elle ainsi qu'une araignée
Dans les sillons les épis oubliés ;
Ronces, cailloux, ensanglantaient ses pieds ;
Comme un cerceau se courbait son échine,
Ses os perçaient sous sa noire poitrine,
Son chef battait ses genoux chancelants,
Et le soleil plombait ses cheveux blancs.
Tel qu'une lampe au fond d'une caverne

Sous son front bas, plissé, rugueux et terne,
Son œil brillait dans l'orbite enfoncé;
A son menton, sur son sein affaissé,
Poussaient des poils comme à celui des chèvres;
Deux ou trois dents longues, des dents de loup,
Blanches encor, luisaient entre ses lèvres;
Sa peau ridée était comme un égout
Où s'amassait sa sueur ruisselante.
Elle chantait, triste et d'une voix lente :
« Il est parti mon galant cavalier !
« Crois qu'il est mort, mais ne puis l'oublier ! »
Et, poursuivant toujours sa tâche ardente,
Elle emplissait d'épis son tablier
Rebondissant sous sa gorge pendante.
« Crois qu'il est mort, mais ne puis l'oublier ! »
Ce vers sortait de sa bouche édentée,
Note plaintive et mille fois chantée,
Rythme nerveux réglant le mouvement
Qui dans sa main amenait le froment.

Sous ces contours où saillit le squelette,
Grâce et fraîcheur vous devinerait-on ?
Ce fut jadis l'accorte Jeanneton,
Mais aujourd'hui c'est la vieille Jeannette.
Cette pauvre âme eut toutes les douleurs :
On l'écrasa dans sa douceur divine
Comme un beau fruit sur lequel on piétine ;
Mais Dieu sans doute a recueilli ses pleurs !
Sa mère était morte jeune, son père
Était pêcheur ; enfant, sur les galets,
Elle l'aidait à sécher ses filets ;

Il la battait. Grande était leur misère.
De leur labeur le Rhône indifférent
Sans un poisson souvent fuyait rapide :
Alors l'enfant ployait le filet vide ,
Et sans souper se couchait en pleurant.
Dans un panier, quand la pêche était bonne ,
Elle entassait le butin frétilant ;
Puis sur sa tête , ainsi qu'une couronne ,
Fière posait son fardeau vacillant.
Dans le village, ou bien de ferme en ferme ,
Pieds nus , trottant sous son petit jupon ,
Par les rochers elle allait d'un pas ferme.
Tout le pays connaissait Jeanneton ;
Et chaque fois que le grand fleuve avare
Leur envoyait dans le menu fretin
Quelque brochet ou quelque alose rare ,
L'enfant partait pour le château lointain :
Un beau château célèbre dans l'histoire ,
Séjour aimé de quelque prince enfui ,
Qu'un Turcaret du récent Directoire ,
Hôte joyeux , habitait aujourd'hui.
Là-bas , aux pieds de ces vertes collines ,
A l'horizon se dessinaient ses tours.
Pour ses jardins et ses eaux cristallines
On le citait dans tous les alentours.
Suivant les rocs ou traversant la lande ,
Hiver, été , faisant le long chemin ,
Elle chantait , soutenant d'une main
Son lourd panier recouvert de lavande.
Le but riant c'était le gai château ,
Le cuisinier les bras nus sur les hanches ,

Le tablier troussé sous son couteau,
Et lui comptant de belles pièces blanches ;
C'était aussi, près du maître au balcon,
Quelque danseuse à la grecque parée,
Par l'humble enfant chastement admirée,
Et qui faisait l'aumône à Jeanneton ;
C'étaient surtout les jardins et la serre
Où Jean Brunaut, le fils du jardinier,
En la tenant par la main comme un frère,
La conduisait pour fleurir son panier.
Charmants tous deux. Sous sa jupe en guenille
Elle n'était qu'une petite fille
Montrant son sein tout prêt à se former ;
Douze ans à peine, on n'eût osé l'aimer !
Des traits d'enfant et des grâces de femme,
La gravité d'un précoce labeur,
Des yeux si vifs qu'on en sentait la flamme,
Un air si doux qu'il vous prenait le cœur,
Des dents de nacre, un flot de chevelure
Noir s'échappant sous son bonnet trop court,
Et quelque chose en toute son allure
Faisant songer à la biche qui court.
Lui, rose et blond, l'œil bleu, la mine franche,
Comme ses fleurs toujours brillant et net,
Avait quinze ans. Sous sa chemise blanche,
Sain et robuste, il sentait le muguet.
Quel bon regard, quel pénétrant sourire,
Quels doux propos de leurs lèvres sortis,
Ont éveillé l'amour qui les attire ?
Ils se cherchaient, ils s'aimaient tout petits.
Jean lui faisait et bouquet et couronne,

Et Jeanneton , en retour de ses fleurs ,
Triaît pour lui , sur les grèves du Rhône ,
Les cailloux ronds aux luisantes couleurs.
Jean en formait , dans les chalets rustiques ,
Sous la tonnelle , à l'entour des bassins ,
Un beau pavé d'agrestes mosaïques
Dont Jeanneton admirait les dessins.

Tels que des flots au courant qui les pousse ,
Les jours , les mois , les ans fuyaient pour eux ;
De se revoir l'habitude si douce
Berçait leur cœur comme un refrain heureux.
La pauvre fille y puisait le courage ,
Et sous son toit , quand elle avait vu Jean ,
Elle rentrait plus vaillante à l'ouvrage ,
Cachant ses fleurs et livrant son argent.
Rapace et dur , son père sans vergogne
Laisait à peine une obole à sa faim ;
Au cabaret couchait le vieil ivrogne ;
Il en sortait plus brutal le matin.
Comme il tendait ses filets dans le Rhône ,
Un jour le pied lui glisse , il était gris ;
Le flot l'étreint , l'écume tourbillonne ;
De Jeanneton on entendit les cris :
Mais vainement dans le grand fleuve on plonge ,
L'onde en fuyant ensevelit le corps.
Ce fut si prompt qu'elle croit faire un songe.
Toute la nuit elle erre sur les bords ,
Elle gémit , pleure et se désespère :
« O Rhône ingrat ! ô Rhône déloyal !
« Non ! non ! jamais je ne te fis de mal.

« Oh ! sois clément , Rhône ! rends-moi mon père ! »

Le jour parut. Aux flots tendant les bras ,

Elle resta longtemps comme insensée ;

Mais tout à coup Jean lui vint en pensée :

« Ah ! oui ! c'est toi qui me consoleras ! »

Murmure-t-elle ; et sa main machinale

Prend son panier vide... La mort au cœur ,

Elle courait ; la brise matinale

Semblait prêter son aile à sa douleur.

Jean la trouva livide , évanouie

Dans le jardin , seins nus , cheveux flottants ;

Par ses baisers il lui rendit la vie ,

Baisers d'amour : il avait dix-huit ans.

Il la conduit résolu vers son père ,

Qui la regarde et lui dit attendri :

« Elle tiendra la place de ta mère ,

« Et dans trois ans tu seras son mari ;

« Jusqu'à ce jour sois travailleuse et sage ,

« Ma fille , et toi , Jean , respecte-la bien..... »

Il ajouta tous les discours d'usage ,

Discours prudents , mais qui n'empêchent rien.

Riante , alerte , à toute heure occupée ,

Dans le logis , au jardin , au lavoir ,

En noirs sabots , propre , mieux équipée ,

L'heureuse enfant faisait plaisir à voir.

Jean l'agaçait de l'œil et de la lèvre :

Pour son désir ce n'était pas assez ;

Vous irritiez son amoureuse fièvre ,

Taille , contours furtivement pressés !

De leur jeunesse ils suivirent la pente.

Jean s'éveillait plus ardent chaque jour ,
Et Jeanneton , plus belle et plus pimpante ,
Sans le savoir l'entraînait à l'amour.

Bras enlacés, le dimanche au village
On va parfois danser au tambourin ;
On en revient le soir , on suit l'ombrage
Du parc , on sent l'odeur du romarin ;
Trois ans , trois ans , c'est bien long pour attendre ,
Quand même ardeur vous pousse incessamment.
Le sang est chaud , l'esprit vif , le cœur tendre ,
Sur l'herbe en fleurs on s'assied mollement :
Le bois frémit , là-haut les astres planent ,
Tout est fraîcheur , repos , sécurité.
Ils sont heureux ! Oh ! ceux qui les condamnent
Ne le sont plus , ou ne l'ont pas été !

Regardez-les : plus vive est leur jeunesse ,
Leur cœur meilleur , leur travail plus joyeux.
A leur douceur se fond toute rudesse ,
A leur bonté s'attendrit l'envieux.
Un tel rayon jaillit de leur sourire ,
Leurs yeux si bien semblent tout caresser ,
Tant de bonheur dans leur être respire ,
Qu'on s'en empreint rien qu'à les voir passer.
« Vois-tu ! vois-tu , que le bon Dieu nous aime ! »
S'écriait Jean après trois ans heureux.
« Le temps a fui , notre cœur est le même ,
« Et , mariés , nous serons amoureux ! »

Son père , enfin , va tenir sa promesse.

Il est bonhomme , il a fermé les yeux.
 Le gros curé, le dimanche, à la messe
 Lira les bans du couple radieux.
 Le samedi, Jean se rend à la ville
 Pour les bijoux... Il reviendra le soir.
 Il s'éloigna l'œil gai, le front tranquille ;
 Il reparut pâle de désespoir.
 Qui leur eût dit que ce jour de liesse,
 Que ce beau jour des apprêts de l'hymen
 Serait suivi par des ans de détresse,
 Et qu'il faudrait se dire adieu demain ?

II.

Les jeunes gars ont quitté la charrue,
 Les vieux bergers ont laissé leurs troupeaux,
 Tout le hameau dans son unique rue
 S'agite et sort comme aux jours de repos.
 Sur chaque seuil les femmes sont groupées,
 Quenouille en main, nourrissons dans leurs bras ;
 A leur travail les filles échappées
 Marchent par bande et se parlent tout bas.
 En les voyant, les mères, les aïeules,
 Avec pitié devisent de l'amour :
 — « Pauvres enfants, elles vont languir seules ;
 « Pour la jeunesse, oh ! c'est un mauvais jour ! »
 — « Pour la vieillesse aussi, dit une veuve ;
 « On nous a pris la fleur de nos garçons :
 « Plus de rameurs pour remonter le fleuve !
 « Plus de faucheurs pour faire les moissons ! »
 — « On en revient ! » s'écrie un invalide.

— « Je les envie, » ajoute un faible enfant.
— « Mourir est beau ! dit un bourgeois placide ;
« C'est la patrie et l'honneur qu'on défend ! »
Une clameur à ces propos fait trêve.
De porte en porte on se dit : « Ce sont eux ! »
De la vallée un chant lointain s'élève ;
Il se rapproche et devient moins joyeux.
Sur les rochers, fifre et tambour en tête,
Paraît enfin la troupe des conscrits :
Ils ont tous bu pour prendre un air de fête,
Et leur chagrin s'étouffe dans leurs cris.
Leur poing brandit quelque longue rapière,
La fourche en bois, ou la pique de fer,
De vieux fusils sont déchargés en l'air ;
Cocardes, fleurs, ornent leurs boutonnières ;
A leurs chapeaux des rubans enroulés,
Bleus, rouges, blancs, flottent à l'aventure ;
Ainsi l'on voit, quand la moisson est mûre,
Coquelicots et bleuets dans les blés.
On les embrasse, on les fête au passage,
Et jusqu'au soir, à travers le village,
Ils vont criant, pour se donner du cœur :
« Soldats, en marche ! et vive l'Empereur ! »

C'est dans ce gouffre, ouvert aux funérailles,
Que Jean tomba des hauteurs de l'amour.
Napoléon et ses grandes batailles
En jour de deuil changent son plus beau jour.
L'heure est venue (il l'avait oubliée)
Où le canon a réclamé sa chair.
Adieu ! pauvre âme à la sienne liée,

Adieu! vieux père, adieu! jardin si cher :
Tout est perdu! — Sa douleur égarée
Reste insensible; il n'a ni cris ni pleurs.
Vers Jeanneton, qu'il voit désespérée,
Il court joyeux; son esprit semble ailleurs.
Il lui remet l'anneau de mariage
Et le cœur d'or qui pend au velours noir.
« Garde à jamais ces deux gages d'espoir.
« Je reviendrai, dit-il, c'est un voyage. »
Puis il sourit, et machinalement,
Comme un fantôme il embrasse son père.
Le doux vieillard semble devenu pierre,
Et le regarde avec étonnement!
Quel désespoir dans cette dernière heure!
Il est parti!... — L'on dirait que la mort
A visité leur muette demeure,
Elle est ouverte, et pas un bruit n'en sort.
C'est Jeanneton qui pleura la première;
Jeune, l'on a des pleurs pour le chagrin;
En vieillissant la douleur est d'airain,
Elle se tait et mène au cimetière.
Un mois après, sur le seuil de la serre
Jeanneton vit le vieillard étendu.
Il était mort... — Elle avait tout perdu.
Que devenir? — Voisine est la misère.
Elle arriva. Le nouveau jardinier
Avait des fils, des brus, une famille.
De la maison sortit la pauvre fille;
Tout son trousseau tenait dans son panier.
Dans le château ni maître ni maîtresse;
Ils sont partis; pas un cœur à toucher...

Elle s'enfuit, croyant fuir sa détresse.
Un vague instinct la pousse à se cacher.
Elle revient dans la pauvre cabane
Qu'elle quitta quand son père fut mort.
Au seuil disjoint a séché la liane,
Son dur grabat dans un angle est encor.
Elle s'y jette et de ses pleurs l'inonde.
Pas un ami ; malade, sans argent,
Dans son angoisse, hélas ! plus rien au monde.
Jean est-il mort ? — Point de lettre de Jean !
Comme un appel son nom qu'elle répète
Semble évoquer l'ombre de son amant ;
Son sein bondit sous un tressaillement,
Et tout à coup elle courbe la tête :
Un grand mystère en elle s'accomplit.
Dans sa terreur s'éteint sa plainte amère.
Elle s'écrie, à genoux sur son lit :
« Pitié ! Jésus. » Elle se sentait mère.

Ce que le cœur peut porter de mépris,
Ce que le corps peut subir de tortures,
Vous le savez, ô pauvres créatures,
Filles en pleurs ! mères aux flancs meurtris !
Vous le savez, tristes âmes brisées,
Pour qui l'amant ne sera pas l'époux !
Dans vos douleurs, d'implacables risées
Comme des fouets sifflent autour de vous.
Le débauché de vos larmes s'irrite,
Il vous reproche un reste de pudeur ;
Votre beauté déchaîne la laideur ;
De vos remords s'indigne l'hypocrite :

L'appel du mal et le défi du bien ,
Tout vous flétrit, vous accable et vous raille ;
Mais dans vos bras aussitôt que tressaille
Le nouveau-né, le monde n'est plus rien.

III.

Pour le désert la nature a des fêtes,
Des lieux choisis que l'homme n'a point vus,
Sur les hauts monts des floraisons secrètes,
De gais sentiers, des lacs, des bois touffus.
Fraîcheur des eaux, aménité des mousses,
Senteurs montant de la terre au ciel bleu,
Combien ainsi vous devez être douces,
Vous dévoilant, vierges, à l'œil de Dieu !
Dans vos splendeurs la cité vous ignore ;
Le voyageur ne parle pas de vous.
Mais Dieu vous voit ; votre beauté l'adore,
Et vous plaisez à son regard jaloux.
Il est ainsi des âmes inconnues,
Dont les vertus fleurissent en secret ;
Tout le parfum de ces urnes élues
Se perd en Dieu comme un encens discret :
Leur sacrifice est offert en silence ;
Leur dévouement découle calme et fort,
Leur héroïsme attend sa récompense
Du saint repos que leur promet la mort.
Souffrir l'affront sans qu'aucun bras nous venge,
Subir la faim avec sérénité,
Être martyr sans espoir de louange,
Et s'ignorer dans sa sublimité !

Ames du pauvre, incessantes offrandes
Versant en Dieu vos naïves douceurs,
C'est là, c'est là ce qui vous fait si grandes,
Vous que le Christ doit élire pour sœurs!

Telle on la vit s'élever dans sa chute :
L'enivrement de la maternité
Hausse son cœur; humble et fière, elle lutte
Contre l'affront, contre la pauvreté.
Dès l'aube aux champs qui donc est la première
Pour la vendange ou bien pour la moisson?
Quelle est là-bas l'active lavandière?
C'est elle encor! c'est toujours Jeanneton!
Comme autrefois sur les branches du saule
Elle suspend des filets de pêcheur,
Avec son fils au sein ou sur l'épaule :
Rien ne répugne au pauvre et tendre cœur.
Déjà l'enfant commence à la connaître,
Il lui sourit, bientôt il parlera.....
Il sera grand lorsque Jean reviendra,
Jean reviendra!..... c'est écrit dans sa lettre!
Un soir d'hiver voilà bientôt un an
Qu'à Jeanneton cette lettre est venue ;
L'entendant lire elle l'a retenue,
Dans cette lettre elle a retrouvé Jean :
« Ma Jeanneton, nous partons pour la guerre,
« Je reviendrai, je serai ton mari ;
« Porte le deuil de la mort de mon père,
« Apprends mon nom à notre enfant chéri. »
C'est tout. — Bientôt il récriera sans doute?.....
Et chaque soir, quand le messager vient,

Elle s'en va le guetter sur la route.
Jamais, hélas! il n'apporte plus rien!.....
Elle gravit alors la grande roche
Dont le sommet domine le canton.
Jean s'en revient et peut-être il est proche :
C'est chaque jour l'espoir de Jeanneton.
S'il n'écrit pas, c'est qu'il ne peut écrire.
Où sont-ils donc ces pays si lointains?.....
Quelle douleur de ne pas savoir lire!.....
Ses vœux perdus s'égarèrent incertains.....
Tant de labeur, tant de peine soufferte,
Tarit son lait et consume son sang ;
Son nourrisson est pâle et languissant,
Contre son sein un soir il reste inerte.
Il devient froid, mais on dirait qu'il dort.
Elle l'étreint, lui parle, le caresse,
Tantôt encore il sentait sa tendresse !
Il a passé du sourire à la mort.

Tout imprégnés des larmes maternelles,
Petits enfants, vous fuyez loin de nous!
Anges, pourquoi déployez-vous vos ailes?
N'étions-nous pas le paradis pour vous?
C'est quand déjà vous semblez nous comprendre,
C'est quand déjà vous êtes ressemblants
A l'être aimé qui vous mit dans nos flancs,
Que l'âpre mort dans nos bras vient vous prendre ;
Elle a fermé votre bouche et vos yeux
Que le sommeil souriant venait clore.
Hier vous viviez, hier vous pressiez joyeux
Notre mamelle où le lait coule encore!.....

Jeanneton mit en terre son enfant,
Et survécut à cette angoisse atroce :
Chaque matin sur la petite fosse
On la trouvait à genoux et pleurant.
Comment fais-tu, dégradante matière,
Pour résister quand il faudrait mourir ?
Jouis-tu donc quand l'âme la première,
Perdue en toi, commence à se tarir,
Jouis-tu donc d'y surprendre en ruines
Amour, vertus, douleurs, félicités,
Et d'attacher à ses ailes divines
Les fers honteux que toi-même as portés ?

IV.

Suintant la graisse et la concupiscence,
Tout bourgeonné des tempes au menton,
Gros-Pierre était un pêcheur d'importance,
Ancien ami du père à Jeanneton,
Si le défunt de boire fut avide,
De bien manger l'était le survivant ;
Trois fois par jour sa bedaine splendide,
Repue à fond, bondissait plus avant.
Piments, anchois, piquette, aigre fromage,
En appétit le mettaient le matin ;
Puis à midi c'était un lourd potage,
Du lard bien gras cerclé de noir boudin ;
Pour le souper, bouillabaïsse au gingembre,
A l'huile, au vin, à l'ail, au poivre gris ;
Quelquefois même, aux chasses de décembre,
Il dévorait le lièvre et la perdrix.
Et quand Gros-Pierre avait pris sa pâture,

Plongeant au lit son ventre d'éléphant
Il complaisait à la mère Nature...
Et chaque année il avait un enfant.
Il en fit tant qu'enfin sa pauvre femme
Mère dix fois, un jour s'en fut à Dieu.
Depuis un mois qu'elle avait rendu l'âme,
Tout cotillon mettait Gros-Pierre en feu.
Des dix enfants il n'en restait que quatre ;
L'un au berceau , qui pleurait tout le jour ,
Et trois plus grands que l'on voyait s'ébattre
Avec trois porcs barbotant dans la cour.
Compatissante avait été leur mère
Pour Jeanneton , qui le devint pour eux ;
Chaque matin elle allait chez Gros-Pierre
Faire la soupe aux petits malheureux ;
Elle lavait leur linge et leur visage ,
Elle apaisait leurs sanglots dans ses bras ,
Et remplaçait la défunte au ménage ;
Mais, son fils mort, elle ne revint pas.....
Gros-Pierre alla chercher l'infortunée
Au cimetière (il avait son dessein) ;
Elle le suit comme la Destinée :
Son âme , hélas ! n'était plus dans son sein ,
Elle restait errante au cimetière
Avec son fils parmi les jeunes morts ;
Dans son logis ce qui suivit Gros-Pierre ,
De Jeanneton ce n'était que le corps.
Sans murmurer du travail le plus rude ,
Servant le père et les quatre petits ,
Ses pieds , ses bras faisaient par habitude
Ce qu'avec cœur elle aurait fait jadis.

Gros-Pierre en vain la conviait à table ;
Elle mangeait à l'écart son pain noir ,
Et sur la paille en un coin de l'étable
Se retirait pour dormir chaque soir.
Quoique Gros-Pierre , épiant sa torture ,
La convoitât de son œil aviné ,
Le fier regard de l'humble créature
Jusqu'à ce jour l'avait comme enchaîné.
Mais la voyant si morne et si défaite ,
Il s'affermit dans son emportement ;
De sa détresse il avait l'âme en fête ,
Son espérance allait s'en enflammant.
Il était lâche , implacable et colère ,
Comme le sont tous les voluptueux ;
Pour bien dîner il eût battu sa mère.

Calme , le cou ployé sur ses cheveux ,
Elle dormait une nuit : autour d'elle
Montaient des flots d'azur et de rubis ,
Son bel enfant , fait ange , d'un coup d'aile
La revêtait d'éblouissants habits.....
La soulevant plein d'une force étrange ,
Il lui disait : « J'ai brisé tes liens.
« Vois ! comme moi , mère , Dieu te fait ange !
« Viens ! enlaçons nos ailes ; suis-moi , viens ! »
Et tous les deux enlevés dans l'espace
Fendaient le ciel tout ruisselant d'éclat ;
Lorsque soudain un souffle la terrasse ,
Roidit son corps et l'enchaîne au grabat.
Il lui sembla qu'une bête de somme
Qui dormait là sous son corps la foulait.

Avec terreur en vain elle appelait,
Dans le logis n'habitait que cet homme!.....

Le lendemain se mourait Jeanneton.
On fit venir le curé du village.
Gros-Pierre avait d'un énorme poisson,
Le matin même, au curé fait hommage,
Lui confiant avec quelque détour
Que pour la fille il était tout de flamme,
Mais qu'il voulait, la prenant pour sa femme,
Légitimer devant Dieu son amour.
Ces dix-huit ans! cette fraîche jeunesse
Affriandaient son appétit brutal.
Après avoir goûté de ce régal
Il souhaitait d'y revenir sans cesse.
D'ailleurs le prêtre approuva son dessein :
C'était de Jean réparer le scandale ;
Chacun louerait cette action morale ;
Enfin, Gros-Pierre était un petit saint !
Lorsque le soir s'apaisa son délire
Jeanneton vit près d'elle le curé :
Au nom de Jean qu'elle avait murmuré,
Il devina ce qu'elle n'osait dire ;
« Pourquoi toujours ce vœu désespéré ?
« Répondit-il. Aux murs de Saragosse
« Son régiment vient d'être massacré!... »
— « Mort, lui!... Non, non, cette nouvelle est fausse. »
Mais l'accablant, sans pitié ni merci,
Dans la gazette il lui lut le massacre.
Comme le fer résonnait sa voix âcre :
Tous étaient morts, Jean devait l'être aussi !

V.

Le voyageur au retour du navire
Aime à parler des pays visités,
Et tour à tour il se plaît à décrire
Leurs fiers aspects, leurs riantes beautés.
Avec lenteur il erre et s'extasie
De bords en bords, de la Grèce au Liban ;
Dans les vallons embaumés de l'Asie
Il nous fait voir le paradis d'Adam.
Il nous redit les contours de la rive,
L'éclat des monts, les ténèbres des bois,
Chaque horizon et chaque perspective
Sont devant nous déroulés par sa voix ;
Mais s'il arrive aux plages désolées
Où les vaisseaux sombrent dans les écueils,
Où cieux et mers, montagnes et vallées,
Sont recouverts du drap blanc des cercueils,
De ses tableaux toute couleur s'efface,
Rien ne rit plus à notre œil attristé,
Et notre cœur de l'Océan de glace
Ressent le froid et l'immobilité !
Ainsi la vie a des steppes funèbres :
L'esprit s'éteint, le sentiment est mort,
Pas un rayon ne perce ces ténèbres,
Pas une fleur de ces neiges ne sort.
Quels sons rendraient et quels mots pourraient peindre
Ce désespoir qui cesse de souffrir,
Cette détresse impuissante à se plaindre
Et cette mort qui ne sait pas mourir ?

Le cœur dissous flotte dans la matière ;
Où le chercher ? comment le ressaisir ?
Jeanneton fut la femme de Gros-Pierre ;
Dans sa misère on la vit s'endurcir.
Avec son cœur sombra dans sa mémoire
Le souvenir de ses belles amours ;
C'était pour elle une lointaine histoire
Qui lui semblait étrangère à ses jours.
Elle eut des fils , des filles. Mais la mère
Devient moins tendre où l'amante a péri :
Plus de baisers sur cette lèvre amère
Et plus de pleurs dans ce regard flétri.
Comment aimer et s'attendrir ? chaque heure
Rive sa chair à la nécessité ;
Le pauvre chien qui garde sa demeure
A moins de peine et plus de liberté :
C'est dès le jour souffrance ou tyrannie
Des derniers nés vagissant et bramant ;
C'est par huit fois la nouvelle agonie
De la grossesse et de l'enfantement ;
C'est au logis le linge qu'on rapièce ,
C'est la lessive à laver aux jours froids ;
C'est le pain bis à pétrir ; c'est sans cesse
L'eau que l'on puise et les fardeaux de bois.
Quand vient l'été , c'est la moisson brûlante ,
Gerbe à lier et blé qu'on va battant ;
C'est en hiver l'olive ruisselante ,
Qu'on cueille à l'arbre et que la meule attend.
Toujours , toujours le travail et la gêne !
Toujours , toujours le corps à torturer !
Si bien , hélas ! que pour tuer sa peine ,

On aime à boire, on se plaît à jurer !
On en arrive à ce point de misère
Où toute ivresse est attrayante aux sens ;
On trouve bons les baisers de Gros-Pierre,
On a plaisir à battre ses enfants !

Puis on vieillit, les forces s'affaiblissent,
L'adversité dépeuple la maison,
Le mari meurt, fils et filles grandissent,
La guerre prend chaque année un garçon ;
Le mariage, hélas ! ou la débauche
Prennent les sœurs ; tout manque à ses vieux jours.
Lorsque craintive elle fait un reproche,
On lui répond qu'on connaît ses amours ;
On la dépouille, on veut tout l'héritage
Du père mort ; on se pille, on se bat ;
Dans sa maison, au prix d'un dur servage,
On laisse à peine à la veuve un grabat.
Gendres et brus accablent sa vieillesse,
Elle est sans pain, sans feu, sans vêtement,
Et ses petits-enfants, qu'elle caresse,
Avec dédain la battent méchamment.
Rien qui la plaigne et rien qui la console ;
Dans le village on la traite de folle,
Parce qu'elle aime à chanter tout le jour,
En travaillant, son vieux refrain d'amour.
Une bohème, à la fin d'un automne,
Un jour de foire au village passant,
Guitare en main s'en allait glapissant
Cette chanson au refrain monotone :
« Il est parti mon galant cavalier ;

« Crois qu'il est mort, mais ne puis l'oublier ! »
Et Jeanneton retint la ritournelle,
Dernier écho qui chante et pleure en elle,
Mots dont son âme a désappris le sens...
Pourtant ce jour où nous la rencontrâmes
Serrant la glane en ses bras frémissants,
Et se traînant dans la campagne en flammes,
Tout en chantant son air accoutumé,
Un feu subit courut sous sa paupière,
Son cœur glacé cessa d'être de pierre.
Son corps éteint se dressa ranimé!

Comme l'on voit, quand se dissout la brume,
Les eaux, les bois s'éclairer dans un champ,
Au souvenir quand l'âme se rallume,
Le passé brille et va se rapprochant :
Tout s'éclipsait et tout était poussière ;
Mais, ô mémoire, avec tes hôtes morts,
Le jour arrive où renaît ta lumière !
Oiseau de feu, de tes cendres tu sors ;
Tu viens du cœur peupler la solitude,
Y ranimant des regards et des voix,
Et l'homme accourt, malgré sa lassitude,
Les bras tendus aux ombres d'autrefois.

L'embrassement de la plage muette
Lui rappelant un jour lointain pareil,
Quelques doux cris de merle ou de fauvette
Dans la pauvre âme ont produit ce réveil.
A l'horizon elle étendit la vue :
Le vieux château que baignait le soleil,

Illuminant ses deux tours dans la nue,
Lui paraissait d'or sur un fond vermeil.
Il lui sembla courir dans l'avenue
Où mille oiseaux gazouillaient leur chanson;
Le cuisinier à la face charnue
Lui souriait debout sur le perron;
Sous les rameaux le vitrail de la serre
S'illuminait; des parfums en sortaient,
Et dans ce cœur submergé de misères
Les souvenirs par degrés remontaient.
Oh! c'est l'amour, c'est encor la jeunesse,
C'est le bonheur!... Elle lui tend les bras;
En laissant choir sa gerbe elle s'affaisse,
Elle repose, elle ne souffre pas.
La vision qu'embrasse sa pensée
Remplit ses yeux, ils regardent sans voir...
Sur les cailloux sa tête est renversée;
Ses cheveux blancs flottent au vent du soir
Qui la caresse et soulève autour d'elle
Le chaud parfum des genêts à fleurs d'or;
D'un vol rapide une noire hirondelle
Rase son front, plane et revient encor.
Broutant au loin le thym et la roquette,
Les grands troupeaux poussent leur bêlement.
Et des béliers la petite clochette
Répand dans l'air son léger tintement.
Le jour s'éteint... La pauvre vieille expire
A ces doux bruits qui la berçaient enfant;
Sur son visage erre un calme sourire
Qui dans la mort y survit triomphant.
Puis tout se tait : les champs deviennent pâles;

L'on n'entend plus que le Rhône qui fuit
Et le coucou jetant par intervalles
Son cri sonore au milieu de la nuit.

VI.

Un soir d'hiver, dans le pauvre village
Les chiens de garde aboyaient au mistral,
Tout était noir des rochers à la plage,
Hors une porte où pendait un fanal :
C'était le seuil d'une salle creusée
Aux flancs d'un roc ; l'œil en y regardant
Sur la paroi du fond tout embrasée
Aurait pu voir des ombres se tordant.
Dans l'âtre rouge une énorme chaudière
Fait retentir comme un bruit de sanglots,
Et des mulets agitant leurs grelots
Tournent la meule au cylindre de pierre.
La verte olive, à la forte senteur,
Comme un blé mûr en poussière est broyée ;
Puis va s'étendre en pâte délayée
Dans des cabas où filtre sa liqueur.
Des hommes noirs, huilés, souples, bizarres,
Nus jusqu'aux reins et dressant leurs bras forts,
Sur un pressoir croisent de longues barres
Qu'ils font tourner en y pendant leurs corps.
Dans l'eau qui bout d'autres plongent des cruches
Qu'ils vont vider au pressoir mugissant,
Et, s'échappant comme le miel des ruches,
L'huile à flots d'or en rigoles descend.
Le long des murs le marc chaud des olives

Fume étalé : c'est le lit où l'on dort.
Des troncs rugueux , ou de vieilles solives ,
Forment des bancs et des tables au bord.
O moulin d'huile , avec les douces flammes
De tes grands feux de branches d'olivier
Chauffant en rond les vieillards et les femmes ,
Comme l'on t'aime aux jours froids de janvier !
C'est toi qui mets tout le village en fête ,
Dans ton enceinte on danse tous les soirs ;
En jupon court l'oliveuse coquette
Vient y sourire à tes mouliniers noirs ;
Ton clair fanal la nuit montre un asile
Aux mendiants dans leur route égarés ,
Et grâce à toi , bon et chaud moulin d'huile ,
Ils ont la soupe et le gîte assurés.

Or, ce soir-là plus froide était la bise ,
Et vers minuit les chiens jappaient plus fort ,
Lorsqu'un vieillard à longue barbe grise
Parut traînant sa marche avec effort :
Un vieux schako vacille sur sa tête ;
Sous son caban troué , son pantalon
Laisse entrevoir la pourpre d'un galon ;
Sa veste porte un débris d'épaulette ;
Ses pieds sont nus. Quel est cet indigent ?
Près du foyer, insensible il s'affaisse ;
On le secourt, on l'entoure, on s'empresse.
Dans ce vieillard, qui reconnaîtrait Jean ?

Il revenait du fond de la Russie ,
Où prisonnier la France l'oublia.

En traversant l'Europe il mendia,
Sa route était par le but adoucie.
Parmi la neige et les steppes sans fin,
Riante au loin il voyait la frontière ;
Et, fredonnant quelque marche guerrière,
Il secouait sa fatigue et sa faim.
Aller mourir dans son pauvre village,
Revoir le Rhône, aspirer l'air en feu,
Se retrouver dans le doux paysage
Du vieux château, c'était son dernier vœu.
Songes lointains, spectres des jours prospères,
Vous vous levez quand la mort vient à nous !
Pour nous saisir, poussières de nos pères,
Vous attirez nos atomes vers vous.
Il arriva. Le terme du voyage
Vit le vieillard pâlir et chanceler ;
Et jusqu'au jour, comme épuisé par l'âge,
Dans le moulin il dormit sans parler.
Mais avec l'aube il s'éveille, il s'élançe,
Il va frapper à chaque seuil connu ;
Il crie à tous : « Dieu me ramène en France,
« C'est moi ! c'est Jean qui vous suis revenu ! »
Nul n'accourait fêter son arrivée ;
Plus un ami, pas un toit familial ;
Des enfants seuls la bruyante couvée
Dans le village escorte le troupier.
Il marche ainsi, triste, de porte en porte,
Sans éveiller l'écho d'un souvenir.
Depuis longtemps sa Jeanneton est morte ;
Mort est leur fils. — A quoi bon revenir ? —
Quelques vieillards se rappellent à peine

Le petit Jean, comme eux devenu vieux,
Et le château qui dominait la plaine
Ne dresse plus ses deux tours dans les cieux :
Serre et jardin sont de blanches usines.
Comment donc vivre? Il cherche du travail.
Durant l'été, sur les hautes collines
Le pauvre Jean va menant le bétail ;
Durant l'hiver, parfois il vit d'aumône.
Si l'on remplit sa pipe il est joyeux ;
Il va fumer sur les grèves du Rhône,
Et sans penser suit le courant des yeux.

Mais une année il sentit sa détresse ;
Tout le hameau fut pauvre à l'unisson.
Dans la contrée une âpre sécheresse
Tarit les fruits et brûla la moisson.
Le vin manquait, partout l'herbe était jaune ;
Des grands marais l'exhalaison montait.
La fièvre enfin, lorsque arriva l'automne,
Porta la mort où la misère était.

Les trépassés, dans l'étroit cimetière,
Ne trouvent plus la place qu'il leur faut.
Un jour, celui qui les mettait en terre,
Frappé comme eux, soudain leur fait défaut.
Les pauvres morts pourrissent en présence
Des survivants, et, telle est la frayeur,
Qu'en vain on cherche un autre fossoyeur.

En racontant ses exploits d'ambulance,
Jean vint s'offrir pour fouiller le charnier.

Il avait faim, il se mit à l'ouvrage.
Durant quinze ans, la guerre et le carnage
L'avaient trempé pour ce rude métier.

L'aube un matin blanchissait la vallée,
L'enveloppant du suaire des morts ;
Un brouillard gris montait de la saulée
Au cimetière, étagé sur ces bords.
Avec effort Jean faisait une brèche
Au pied d'un mur qu'il fallait démolir ;
Et l'on voyait, à l'entour de sa bêche,
Du trou béant des squelettes saillir :
Crânes rongés et faces aux yeux vides,
Côtes, fémurs, cartilages rompus,
Où tout gluants rampaient des vers livides,
Dans leur repas tranquille interrompus.
Jean, tout à coup, dans la terre a vu luire
Comme un bijou parmi les ossements ;
Il le convoite avec un joyeux rire ;
Son œil en a des éblouissements.
Le bras plongé dans les débris funèbres,
Avidement il saisit le trésor :
C'était autour d'un rameau de vertèbres,
Quelques fils noirs où pendait un cœur d'or !
Un papier jaune, empreint de moisissure,
Était dedans !... Jean fut pris d'un frisson.
Quoique le temps eût rongé l'écriture,
Il reconnut sa lettre à Jeanneton !

LA SERVANTE

DEUXIÈME RÉCIT

Du verbe de Dieu est sortie la Création.

Du verbe de l'homme est sortie la Liberté.

Du verbe de la femme sortira son affranchissement.

LA SERVANTE

DEUXIÈME RÉCIT.

I.

Elles étaient encor deux enfants, blonde et brune ;
Ensemble elles causaient durant un soir d'été,
Bras dessus bras dessous, par un beau clair de lune,
Devant le vieux portail de l'église. — A côté
La diligence allait partir, et sur la place
On se pressait ; c'était dans un bourg de l'Alsace.
Le fouet du postillon claquait avec ses cris ;
Les chevaux hennissaient. « Mon cœur les accompagne
« Ces heureux voyageurs qui s'en vont à Paris,
« Dit la fillette blonde à sa brune compagne ;
« Oh ! comme je voudrais à mon tour m'élancer
« Vers ce joyeux Paris qui me fait tant penser.
« — Eh ! que rêves-tu donc là-bas ? qui donc t'attire ?
« Dit l'autre accompagnant ces mots d'un frais sourire.
« — Tu le demandes ? Mais tout ce que ce matin
« La dame du château nous montrait : ces dentelles,
« Ces robes, ces rubans, ces souliers de satin,
« Ces bagues, ces parfums qui font les laides belles,
« Et qui m'iraient si bien à plus forte raison
« A moi. — Que dis-tu là, ma pauvre Thérèse ?
« — Quoi ! ne suis-je pas mieux que cette mariée,

« Marquise mais œil louche et taille déviée,
« Et ne faudrait-il pas mettre, pour faire bien,
« Mes fichus sur son cou, ses colliers sur le mien?
« — Orgueilleuse! — Sais-tu, ma chère Mariette,
« Que tu serais aussi très-gentille en toilette?
« — A ma mère malade il faut songer avant
« D'avoir de beaux habits! Mais quand tu vas rêvant,
« De quoi rêves-tu donc? car parfois je te guette
« Et te vois sur ta main, triste, appuyer ta tête.
« Tes yeux noirs vont alors bien loin, bien loin d'ici!
« — Si j'ai le cœur chagrin, c'est d'un autre souci;
« Cependant mon désir est comme ta chimère,
« Impossible. Bonsoir, je vais trouver ma mère;
« Elle m'attend et doit dormir à son rouet.
« — Parler, c'est comme un air qu'on chante et qui console
« Dit Thérésou ; on meurt dans un ennui muet.
« — Mais il est des pensers où manque la parole,
« Répliqua Mariette, et je ne saurais bien
« Dire ce qui me trouble et me rend malheureuse.
« — J'entends! tu ne veux pas me parler de Julien.
« De Julien! si tu crois que j'en suis amoureuse,
« Alors je te dirai mal ou bien mon ennui;
« Julien est trop lourdaud pour m'occuper de lui.
« — Il t'aime et je le crois bon. — Il ne sait pas lire.
« — C'est un meunier cossu qui s'habille en drap fin.
« — Il compte avec ses doigts! Mais il est riche... enfin
« Te faut-il un savant? — Écoute, tu vas rire :
« Les jours où moi pour coudre et toi pour repasser,
« Nous allons au château chez la jeune marquise,
« Dans ces riches salons où l'on nous fait passer
« Sais-tu de quel trésor je suis le plus éprise?

« — De ces rians portraits des dames d'autrefois,
« En jupe de brocart et la tête poudrée,
« Tenant un éventail ou des fleurs dans leurs doigts,
« Et montrant leurs seins nus dans leur robe échancrée?
« — Non ! — Préfères-tu ceux des pimpants cavaliers,
« Moustache retroussée et sabre à la dragonne,
« Ou ceux des beaux enfants qui de leur main mignonne
« Enlacent de rubans le cou des lévriers ?
« — Point ! — Tu voudrais parer ta chambre, je devine,
« Avec ces paravents ou ces vases de Chine,
« D'oiseaux, de papillons et de fleurs diaprés
« Tels que n'en ont pas vu nos jardins et nos prés ?
« — J'admire tout cela, mais rêve d'autre chose.
« — J'entends ! De ce boudoir aux corniches d'argent,
« D'ébène parqueté, tendu de damas rose,
« Où d'un dôme en vitrail descend un jour changeant ?
« C'est là qu'après le bain la marquise sommeille.
« Si jamais je rencontre un galant généreux
« J'exigerai, ma chère, une chambre pareille.
« — Ne fais pas, Théréson, de souhaits dangereux.
« — Toi, que te faut-il donc ? l'époux de la marquise,
« Peut-être ? — Il est fort laid et brutal encor plus.
« — Oh ! j'y suis ! Tu voudrais ce beau tableau d'église
« De la Vierge qui donne un raisin à Jésus.
« — Tu n'as pas deviné, répondit Mariette ;
« Marie est ma patronne et son fils notre Dieu ;
« Pourtant, en les priant, ma pensée inquiète
« Redescend sur la terre et s'obstine à mon vœu.
« — Ton vœu ! Mais il est donc pour des choses bizarres,
« Puisque tu n'aimes pas tout ce qu'il faut aimer ?
« — Mon vœu serait de vivre et de me renfermer

« Dans cette salle au nord pleine de livres rares.
« — Ah ! ah ! dit Théréson en riant aux éclats,
« Tu voudrais devenir une femme savante !
« — Prends pitié de ma peine et ne t'en moque pas :
« Oui ! du vieux duc goutteux je me ferais servante
« Pour lire seulement dans les livres qu'il lit ;
« Pour savoir ce qu'on fit autrefois sur la terre,
« Pour connaître le monde et ce qui le remplit ;
« Mais tout cela pour nous reste un profond mystère,
« Ma pauvre Théréson ! Et nous ne savons rien
« Que ce qui tient aux jours de notre courte vie.
« — Je comprends le plaisir, l'amour me fait envie,
« Mais ce que tu dis là je ne l'entends pas bien,
« Reprit l'autre gaîment ; pour nos faibles cervelles
« Ce sont pensers trop lourds que ceux des grands esprits.
« Non pour étudier, mais pour faire les belles,
« Un jour, si tu m'en crois, nous irons à Paris. »

Devisant de la sorte, elles gagnaient la rue
Du petit armurier père de Théréson ;
Veuf, il obéissait à l'enfant sans raison,
Attrayante, jolie et d'humeur absolue.
A côté demeurait, dans un humble logis,
La fileuse de lin mère de Mariette,
Pauvre, infirme, et gardant, dans sa misère honnête,
Un renom de vertu cité dans le pays.

Mariette, attristée et n'osant le paraître,
En rentrant mit sa mère au lit, puis s'accoua
Au treillis peint en vert de l'étroite fenêtre
Où montait le parfum d'un pot de réséda.

Les étoiles brillèrent d'une lumière vive
Comme des yeux amis qui regardaient les siens ;
Et les brises du soir qui venaient de la rive
Avaient avec son cœur d'intimes entretiens.
Que lui disiez-vous donc, ô voix de la nature,
Longs échos alternés de la terre et de Dieu,
Pour faire ainsi monter cette humble créature
De sa calme ignorance à des rêves de feu ?
Elle ne connaissait encor que l'Évangile,
Quelque récit naïf des conteurs allemands,
Et la limpidité de son âme tranquille
Ne s'était pas émue au trouble des romans.
Pourtant vous l'attiriez et vous l'aviez saisie,
Impétueux courant des cœurs faits pour aimer !
Orages de l'amour et de la poésie,
Elle vous présentait sans pouvoir vous nommer !
Elle resta longtemps la tête rayonnante,
Comme voyant flotter son rêve au firmament,
Puis dans son petit lit s'endormit souriante,
Et les voix de son cœur lui parlaient en dormant.



II.

Le lendemain, dès l'aube, au travers de la plaine,
Thérésou, Mariette, allaient vers le château ;
Leurs regards découvraient, du versant d'un coteau,
Les grandes eaux du Rhin dans leur fuite lointaine.
Trottinant et jasant comme de gais pinsons,
Les fillettes suivaient leur route accoutumée ;
Un air frais secouait sur la terre embaumée
La pénétrante odeur des bois et des moissons.

La svelte Théréson cambrait sa haute taille
Dont un souple guingamp dessinait les beautés ;
Ses cheveux blonds riaient sous son chapeau de paille,
Le ciel était moins bleu que ses yeux effrontés.
Petite, gracieuse, et toujours recueillie,
Se cachant à plaisir sous un brun vêtement,
Mariette entourait, craintivement jolie,
D'un bonnet de linon son front triste et charmant.
Elles furent bientôt dans la longue avenue
Où les oiseaux chantaient et volaient par essaims.
Un beau soleil d'été salua leur venue ;
Les grands cygnes rasaient le flot clair des bassins.
Comme elles reprenaient leur tâche matinale,
Quand tout dormait encor, château, cours et jardins,
On mettait leur ouvrage en une vieille salle
Qui donnait sur le parc où couraient cerfs et daims.
En passant ce jour-là dans une allée obscure,
Mariette aperçut sur un pliant de joncs
Un petit livre rouge à riche reliure,
Dont quatre griffes d'or marquaient les coins mignons.
Oh ! pourquoi toucha-t-elle, agitée et ravie,
A ce livre entr'ouvert sous l'ombrage oublié !
D'où viennent ces hasards qui perdent une vie ?
Comment Dieu qui prévoit reste-t-il sans pitié ?
Elle crut que ses yeux se couvraient d'un nuage,
Lorsqu'elle vit son nom sur la première page :
Mariette! (c'était le titre du récit),
Par Lionel de V. Elle s'arrête et lit :
Oh ! les belles amours ! oh ! l'histoire touchante !
Que cette Mariette eut un heureux printemps !
Pauvre, elle est adorée, elle rit, elle chante,

Elle aime, elle est aimée, elle meurt à vingt ans!
Elle meurt, et c'est là surtout ce qu'on envie ;
La jeunesse s'éprend de ces rigueurs du sort :
Par l'amour seulement elle conçoit la vie,
Et la vie épuisée elle aime dans la mort!
Elle se consuma, cette autre Mariette,
Dans le rêve impossible où son cœur s'égara :
Humble fille du peuple, elle aimait un poète
Qui l'aima quelques jours et morte la pleura,
C'est là ce qui touchait la lectrice tremblante,
Ce qui mettait des pleurs dans ses yeux noirs baissés,
Tandis que Théréson, de sa main frétilante,
Faisait courir le fer sur les fichus plissés.
Parfois elle lisait tout haut quelque passage :
« Ce conte n'est pas gai, s'écriait Théréson ;
« Peste ! mourir d'amour ; j'aime mieux ma chanson.
« Allons ! quitte ce livre et fais donc ton ouvrage. »
— « Je ne puis, je ne puis, je veux voir jusqu'au bout ;
« Cela me prend au cœur, répondait Mariette ;
« Cette fille a mon nom et me ressemble en tout ;
« Elle aime ce que j'aime... » Et ravie, inquiète,
Elle lisait toujours. A la fin du récit,
Sa figure était pâle et de pleurs inondée.
— « Tu pleures ! s'écria Théréson ; quelle idée
« De se rougir les yeux pour des rêves d'esprit ! »
Mariette lui dit : « Ce qu'on lit semble vivre ;
« On le sent, on y croit ; ce Léon, son amant,
« Il existe, c'est sûr ! » Elle ferma le livre,
Et le baisant le mit sur un beau mouchoir blanc.
— « Es-tu folle ? dit l'autre. — « Oh ! oui, j'en suis éprise,
« Et je donnerais tout pour pouvoir le garder. »

— « Dans le parc , justement , j'aperçois la marquise ;
 « Prends le livre , pour toi je vais le demander. »
 La dame s'avancait dans une longue allée.
 Thérésou lui conta d'un ton leste et moqueur
 Comment l'autre s'était de ce livre affolée.
 — « Quoi ! ce joli roman dont mon frère est l'auteur !
 « Enfant , il est à vous. J'aime votre service , »
 Ajouta la marquise affable et protectrice ,
 « Et je veux toutes deux vous emmener d'ici :
 « Dans huit jours vous viendrez à Paris. » — « Oh ! merci , »
 S'écria Thérésou par le but éblouie.
 Mariette restait silencieuse. — « Et toi ? »
 Dit la marquise. — « Oh ! moi , c'est ma plus chère envie ?
 « Mais ma mère est infirme , elle mourrait sans moi. »
 — « Bien ; vous devez d'abord consulter vos familles , »
 Dit la dame , et , tournant ses pas indifférents ,
 Elle entendit de loin jaser les jeunes filles
 Sous l'ombrage incliné des chênes murmurants.

III.

Debout près du vieux lit à longs rideaux de serge ,
 A sa mère , le soir , Mariette contait
 Ces grands événements , et son cœur palpitait
 Des désirs éveillés dans son âme de vierge ;
 Ce livre , ce voyage à Paris , Thérésou
 Joyeuse de partir , lui troublaient la raison :
 — « Ah ! si vous guérissiez , je partirais comme elle , »
 Dit-elle , sans peser sa parole cruelle.
 La chambre retentit d'un sanglot étouffant ;
 La pauvre mère infirme eut un cri de détresse ,

— « Ne pars pas, ne pars pas ! je mourrais de tristesse. »
Et ses deux bras raidis étreignaient son enfant.
— « Ne pars pas, ne pars pas ! ma fin sera prochaine ;
C'est moi qui partirai pour ne plus revenir.
Oh ! jusque-là sois bonne, et porte encor ta chaîne ;
Elle te sera douce un jour en souvenir. »
— « Ne parlez pas ainsi, s'écria Mariette ;
Ce que ma bouche a dit, mon âme le regrette ;
Ne pleurez pas ainsi, cela me fend le cœur :
Ma mère, auprès de vous je reste avec bonheur. »
Puis elle souriait, et, tendrement émue,
La pressait dans ses bras et près d'elle étendue
Réchauffait ses pieds froids, baisait son front blanchi,
Et chassait la douleur d'un mot irréfléchi.
Ils avaient été six, elle était la dernière.
Tous dormaient à côté du père au cimetière.
Seule, elle pouvait rendre à sa mère aujourd'hui
Son amour et ses soins en filial appui.

Elle ne quitta plus la malade affaiblie ;
Près d'elle elle faisait sa couture le jour,
Et relisait le soir, ardemment recueillie,
Sans jamais se lasser son beau livre d'amour.
Thérésion à Paris servait chez la marquise ;
Elle n'écrivait pas ; Mariette en pleurait.
Rien ne la distrayait de son tourment secret ;
Seulement, le dimanche, elle allait à l'église.
Elle y trouvait Julien toujours la regardant.
L'amoureux n'eût osé lui parler ni la suivre :
Il se désespérait, il était las de vivre ;
Mais sa lourdeur cachait son amour. Cependant,

Prenant de son moulin la plus blanche farine,
A Noël, il fit faire un gâteau d'apparat,
Saupoudré d'anis fin et lardé de cédrat,
Et dont, sortant du four, l'odeur était divine.
Il le porta tout chaud, sur le plat de sa main,
Le front rouge, l'air gauche, à la pauvre fileuse.
Il savait Mariette à l'église ; en chemin
Il l'avait rencontrée attristée et rêveuse.
Il ne lui parla pas, mais vite, bravement,
Il entra chez la mère, enhardi par l'usage,
Lui donna le gâteau, puis changeant de visage
Il lui dit son amour, et précipitamment
Son bien, son industrie, et son renom honnête,
Et comment pour sa femme il voulait Mariette.

Il demeurait béant, debout au pied du lit
Où la pauvre malade était toujours couchée.
De ce qu'elle entendait elle eut l'âme touchée ;
Elle se souleva vers Julien, et lui dit :
« Oh ! moi, je le veux bien, oh ! moi, je te la donne ;
Tu me remplaceras, et bientôt je le sens.
Pour l'aimer et veiller sur ses jours innocents,
Quand je ne serai plus, elle n'aurait personne. »
— « Elle m'aura, dit-il ; parlez-lui, la voici. »
Il sortit. Mariette, à l'offre de sa mère,
Riait, puis répondit, pleine de sa chimère :
— « Avec sa face plate et son nez raccourci
Julien n'est pas de ceux qu'on épouse d'emblée ;
Qu'il m'attende et me plaise ; il n'est pas encor temps ;
Nous en recauserons lorsque j'aurai vingt ans.
— « Tu le regretteras, dit la mère accablée. »

Elle voulut parler, mais, insensiblement,
De son corps son esprit subit l'affaissement ;
Elle semblait dormir. Alors, prenant le livre,
Marianne y relut la page qui l'enivre,
Celle où l'auteur faisait le portrait de l'amant.
Qui ne l'aurait aimé ? Léon était charmant :
Il avait à vingt ans une taille élancée,
Un front harmonieux où flottait la pensée,
Une bouche d'enfant, des yeux noirs et profonds,
Une moustache fine et de grands cheveux blonds.
— « Si tel était Julien, pensait-elle ravie,
« Oh ! comme heureuse ensemble eût passé notre vie ! »
La jeunesse est aveugle : elle rêve d'amour
Près des lits de douleur ; et la mort vient un jour
Interrompre le songe et noyer dans les larmes
L'épanouissement de ces cœurs sans alarmes.
Marianne entendit passer à son réveil
Un long gémissement. — De sa mère endormie
Elle crut que c'était le pénible sommeil :
Ce n'était plus le mal, hélas ! mais l'agonie !
La malheureuse enfant d'abord ne comprit pas !
La mourante expira sans dire une parole.
Une voisine entra. — « Silence ! parlons bas ! »
Murmurait Marianne ; elle était comme folle.
La raison lui revint lorsque l'on prit le corps,
Quand sur la pauvre bière on eut cloué la planche.
La neige en froid linceul s'étendait au dehors...
Le prêtre et le cercueil, noirs sur la terre blanche,
Passèrent lentement. Quelques amis suivaient.
Sur le seuil, Marianne, à genoux dans la neige,
Vit à travers ses pleurs défiler le cortège ;

Ses yeux l'accompagnaient aussi loin qu'ils pouvaient...
Puis on la fit rentrer, et dans la chambre vide
Au bord du lit défait elle s'assit stupide.

Il faut vivre pourtant, manger et se vêtir,
Étouffer son angoisse et chercher de l'ouvrage;
Demain, ainsi qu'hier, il lui faudra sortir :
De combien de douleurs se compose un courage!
La commune pitié s'attache à nous d'abord,
Mais bientôt chacun songe à sa propre misère;
Ainsi que le cercueil l'abandon nous enserre :
L'affligé se retrouve aussi seul que le mort.
Après deux mois de pleurs et de deuil solitaire,
La pauvre fille, pâle et le cœur oppressé,
Se disait un matin qu'elle n'avait sur terre
Que son morne labeur ou Julien repoussé.
De Paris une lettre alors lui fut remise :
— « Je te cède ma place, arrive, je t'attends,
Écrivait Théréson ; je quitte la marquise
Pour le théâtre ; adieu, car je n'ai pas le temps. »
L'orpheline tournait cette lettre si brève
Dans ses doigts amaigris et croyait faire un rêve.
— « J'irai, » s'écria-t-elle. Et, dès le lendemain,
Elle fit ses adieux et prépara ses hardes.
La glace et le verglas couvraient le grand chemin ;
Le soleil ne jetait que des lueurs blafardes ;
C'était un de ces jours où tout semble pleurer.
Sérieuse elle prit son linge dans l'armoire,
Puis ce blanc vêtement aux longs rubans de moire
Dont sa mère, un matin, se plut à la parer
Pour sa communion. Elle mit dans la malle,

Près du livre d'amour, la robe virginale.
A la porte entr'ouverte elle tournait le dos ;
Derrière elle éclata comme un bruit de sanglots :
Elle crut que c'était sa pauvre mère morte
Pleurant sur son départ et venant l'empêcher.
Elle tourna les yeux, et, debout sur la porte,
Elle aperçut Julien qui n'osait approcher.
Elle alla droit à lui : — « J'ai, dit-elle, dans l'âme
Un chagrin qui s'accroît et qui me fait mourir.
Julien, je reviendrai si je puis en guérir,
Et, puisque vous m'aimez, je serai votre femme.
— Vous ne reviendrez pas, reprit-il tristement ;
Pas une de là-bas jamais n'est revenue !
Ah ! je sens bien pour moi que vous êtes perdue.
Adieu donc, Mariette. » Et machinalement
A faire ses paquets il l'aidait en silence,
Puis il les lui porta jusqu'à la diligence.
Il resta là debout, muet dans sa pâleur.
Des pleurs désespérés jaillissaient sur sa joue ;
La voiture partit : il crut sentir la roue
Passer sur sa poitrine et lui broyer le cœur.

Ah ! pour pleurer ainsi dans sa calme ignorance,
Venait-il d'entrevoir, monstrueuse cité,
Sous ta pourpre et ton or cette hécatombe immense
Qui roule dans la fange et dans la pauvreté !
O glorieux Paris, errantes dans tes rues,
Comme une nuit sinistre en ton rayonnement,
Voyait-il par milliers les ombres éperduës
De ces déshérités que tu vas décimant ?
Savait-il que l'orgueil de ton apothéose

Sur des hontes sans nom asseoit tes marbres blancs?
 Savait-il de combien de douleurs se compose
 La lâche volupté dont tu repais tes flancs?
 Combien il faut de pleurs et de sang de la foule
 Pour qu'un élu du sort surnage sur ta houle?
 Combien d'espoirs vaincus pour un espoir vainqueur,
 Combien de cœurs brisés pour l'ivresse d'un cœur?
 Chaque éclat, chaque joie et chaque renommée
 Ont pour sombre contraste une angoisse innommée;
 Et les gémissements que la nuit peut saisir
 Forment un chœur funèbre aux chants gais du plaisir.

Civilisation, déesse inexorable,
 Tu ressembles, parmi ces épouvantements,
 A l'idole géante aux yeux de diamants
 Que l'Inde voit passer sur son char redoutable.
 Sa splendeur éblouit! Son regard éclatant
 Semble promettre à tous la fin de leur souffrance;
 Et chaque malheureux, aveugle d'espérance,
 Sous les pieds de Vichnou va se précipitant!
 Mais le char colossal hume comme une proie
 Tous ces fronts inclinés qu'il nivelle et qu'il broie :
 Des flammes et des faux, sortant de son essieu,
 Saisissent les croyants qui se fiaient au Dieu,
 Et le Gange sacré voit rouler sur ses rives
 Des crânes bondissants et des chairs convulsives.

IV.

Dieu créa, dans un jour de prodigalité,
 Lionel de Vernon, frère de la marquise.

A vingt ans, de Léon il avait la beauté ;
Il s'était peint lui-même en cette histoire exquise.
Il avait la hardiesse et le contentement
Que nous donnent l'esprit, la santé, la richesse ;
Puis, à ces trois trésors qu'il dépensait gaîment
Une gloire naissante ajouta sa promesse :
Mais sa prose et ses vers juraient étrangement
Avec tous les instincts de son tempérament.

Après le faux jargon et les vers de l'Empire,
On détrôna Delille, on proscrivit Ducis :
D'autres étaient venus, sentant comme Shakspeare,
Qui rendirent la vie aux drames, aux récits ;
Alors retentissaient *Cinq-Mars* et *Notre-Dame*,
Alors on célébrait *Chatterton*, *Hernani*,
Les *Méditations*, qui faisaient planer l'âme,
L'histoire et ses douleurs, l'amour et l'infini ;
Les *Iambes* vengeurs et le cri de détresse
Qui de *Rolla* mourant sublime s'échappait ;
Et l'on vit s'abreuver une ardente jeunesse
A ces courants nouveaux où l'art se retrempait.

Mais à côté chantait une muse phthisique
Traitant l'humanité de matière impudique ;
Et dans ses froids transports se refusant toujours
A la sincérité des naïves amours.
D'anges, de séraphins c'étaient des avalanches,
C'étaient des rendez-vous dans les sacrés parvis
Où les vierges priaient le soir en robes blanches
Auprès de leurs amants éthérés et ravis.
Nébuleux entretiens, mystiques hyperboles ;

En face de la lune agitaient leurs défis ;
Les pâles amoureux échangeaient des paroles
Mais jamais un baiser, hors sur le crucifix.
N'ayant ni chair ni sang, cette muse chrétienne
A l'égal d'un forfait craignait la passion,
Et toute liberté lui paraissant païenne
Elle brûlait Voltaire, elle damnait Byron.
Nous l'avons déjà dit, cette littérature
Masqua de Lionel la fougueuse nature :
Il était né sanguin, positif, sensuel.
Il chanta la candeur et les amours du ciel ;
Et déroba pour tous les nocturnes orgies
Sous l'éclat vaporeux des chastes élégies.
Était-ce hypocrisie ou calcul?... je ne sais ;
La doctrine ascétique entraîne à ces excès ;
Le divorce forcé de la chair et de l'âme
Du véritable amour fait dévier la flamme,
Et les feux interdits par l'homme refoulés
Le laissent tout entier en proie aux sens troublés.
Combien vivent ainsi d'une double morale
Corruption secrète, apparence idéale !
Plus la vie est impure et ravagée au fond,
Plus le dehors se fait suave et pudibond.
Lionel s'en tirait en acrobate habile :
Don Juan par ses mœurs, apôtre par son style.
Ses soupirs sur les lacs et ses élans vers Dieu,
La nature et le ciel cadre de tout aveu,
Rendaient ses chants si purs que la plus chaste femme
Comme un baume divin en buvait le dictame
Et le soir se plaisait à rêver de l'auteur,
Au fond d'une chapelle ou sur quelque hauteur.

Dans ce recueillement ses vers, flèches trop sûres,
A la vierge, à l'épouse apportaient leurs blessures ;
Le trait restait au cœur et d'autant plus perçant
Qu'à la pureté même il semblait innocent ;
Et s'il apparaissait un jour dans les familles
Où ses chants enivraient femmes et jeunes filles,
En voyant son teint mat et son front attristé
A l'égal de ses vers on aimait sa beauté.
Par les nuits de plaisir, sa figure pâlie
Respirait la souffrance et la mélancolie ;
Qui ne l'eût adoré ? qui n'eût voulu pouvoir
Consoler ce génie à l'œil mystique et noir ?

Que d'âmes en ce temps dans ses bras sont tombées !
On l'aimait à travers ses héros vertueux ;
Son prophète Saül et ses trois Macchabées
Au public corrompu plaisaient, quoique ennuyeux ;
La foule se respecte et sait être sensible,
En foule bien apprise, aux beautés de la Bible.
On vit jusqu'aux acteurs s'enflammer d'un saint feu
Quand ils prêtaient leur voix à ces élus de Dieu,
Et le théâtre fut un temple où chaque actrice
Au poète du ciel s'offrit en sacrifice.
O ! rapides amours ! impétuosité
Du sang et de l'esprit ! ô courants de jeunesse,
Désirs inassouvis dans leur immensité,
Comme il vous savourait sous sa feinte sagesse !
Ces païens, qu'en ses vers il maudissait toujours ,
Comme il les imitait dans ses nuits de délire !
Après avoir servi d'anathème à sa lyre
Leurs voluptés servaient d'exemple à ses amours.

L'heureux temps! l'heureux temps! sans critique importune
Son nom retentissait, Paris était à lui!
La gloire, le plaisir, le respect, la fortune,
Quadriges étincelant l'emportait, ébloui.
Mais un jour un bras fort brisa son char de verre
Et sa lyre énervée éclata dans ses mains;
La révolution, amazone sévère,
Alla le pourchassant par de rudes chemins.
Le trône était tombé, tremblante était l'Église,
Le règne était passé des poètes élus,
Et Lionel vit fuir l'ambassade promise
A ces hymnes pieux que l'on ne lisait plus.
Il eût choisi la veille entre vingt héritières,
Lui célèbre et titré, lui le chantre des rois,
Mais, martyr aujourd'hui du régime bourgeois,
Sa gloire sonnait creux et ne le servait guères.
De ses jours de splendeur rêvant l'éternité,
Il avait lestement mangé son patrimoine,
Épuisé son crédit, ruiné sa santé;
Ce n'était plus le siècle où l'on se faisait moine.
Il resta dans le monde en son délabrement,
Poursuivant ses amours pour narguer ses tristesses,
Courant aux Frétilons quand manquaient les duchesses,
Et dans l'égout charnel plongeant éperdûment.
Tel on voit d'un beau lac quand l'eau vive est tarie
Sur la vase monter les vapeurs des bas-fonds,
Et sa rive autrefois verdoyante et fleurie
Étale l'herbe sèche aux squelettes des joncs.

V.

La gorge pantelante et le fard sur la joue ,
Sombre fille des nuits , la prostitution ,
Cette chair qu'on flétrit , ce malheur qu'on bafoue ,
Erre dans sa hideur et son abjection .
Ce ne sont plus les jeux de la débauche antique ,
Qui courait aux flambeaux et chantait au soleil ,
Dansait devant l'autel de Vénus impudique ,
Et cambrait en riant son grand torse vermeil ;
Ce ne sont plus les cris des longues saturnales ,
Laves de passions en un jour débordant ;
Géantes voluptés , étreintes colossales ,
Immense et libre hymen de tout un peuple ardent !
C'est la débauche en deuil , la débauche craintive :
L'opprobre et la misère ont fait pâlir son front ;
De ce double stigmatte elle traîne l'affront .
Son corps souffre et se vend : il faut bien qu'elle vive !
Elle ne danse plus , elle n'a plus de chant....
Dans quelque carrefour quelque vieille au teint rouge ,
Si vous passez le soir , de sa main vous touchant ,
Vous dit un mot grossier ; dans son sinistre bouge ,
Vous la suivez . Alors , dans sa vulgarité ,
Apparaît à vos yeux la débauche moderne :
Quelque chose de froid , de soucieux , de terne ,
Le vice sans grandeur , et le nu sans beauté .
Rien qui fasse oublier que vous êtes vous-même
Une part du malheur de ces êtres perdus ,
Et que sur vous jaillit la honte et l'anathème
Que vous osez jeter à leurs baisers vendus .

Rien qui fasse oublier la poignante détresse
De ces corps où peut-être un cœur a palpité....
O courtisane , amour de Rome et de la Grèce ,
Ta poésie est morte avec l'antiquité.
Lionel , cependant , gentilhomme et poète ,
Dans ces fanges vivait ; c'est le péril du mal :
Si nous faisons trois fois un acte déshonnête ,
L'habitude survient et nous rend bestial.
Bientôt elle nous rive à sa chaîne avilie :
Son lien se resserre et n'est jamais rompu ;
Et familièrement elle nous humilie
Comme fait un valet d'un maître corrompu.
De son abjection quand il se rendait compte ,
Il accusait le sort par quelque mot amer ;
Puis courait dans le vin ensevelir sa honte ,
Comme on jette la nuit un cadavre à la mer.
Parfois se réveillant , son âme était saisie
Par des semblants émus d'ancienne poésie ;
Après le mal commis , le désespoir rimé ,
La plainte de l'amour sans avoir rien aimé.
L'amitié lui semblait une émotion fade ;
De tout sentiment pur il raillait la douceur ;
Mais il se souvenait qu'il avait une sœur
Quand sa bourse était vide ou qu'il était malade.

L'œil sombre , le visage appuyé sur sa main ,
Un matin il était assis chez la marquise.
De quelque impure nuit c'était le lendemain ;
Sa taille se courbait comme un roseau qu'on brise :
Il disait à sa sœur qu'il se sentait vieillir ,
Que sage désormais il vivrait auprès d'elle.

Du pâle débauché la tête était plus belle,
Et dans ses yeux profonds l'âme semblait jaillir.
Son sein se déchirait d'une toux obstinée ;
Comme accablé du poids de sa tête inclinée,
Dans le large fauteuil il restait languissant ;
Sa lèvre tout à coup vomit un flot de sang :
— « C'est la mort, » cria-t-il....

Depuis une semaine

Mariette, à Paris, remplaçait Thérèse,
Et jamais n'avait vu paraître à la maison
Ce Lionel, tourment de sa pauvre âme en peine.
Triste, et tout attentive aux soins qu'elle remplit,
De la jeune marquise elle faisait le lit :
Un court tablier blanc entourait sa ceinture,
Ses habits étaient noirs comme sa chevelure,
Et comme son grand œil que rien n'avait flétri.
Lorsque de Lionel elle entendit le cri,
Auprès de la marquise accourut Mariette ;
Toutes deux dans leurs bras soutinrent le poète.
Mariette touchait Lionel en tremblant :
Il lui paraissait beau comme le Christ mourant.

VI.

Hors le meurtre insensé, hors la débauche impie,
Tout s'apaise et se tait dans la ville assoupie ;
Son silence est rempli par son souffle géant,
Semblable au bruit lointain du profond Océan.
Sonore dans la nuit monte l'appel des heures ;
La cité reste sourde à leurs vibrations ;
L'homme suspend enfin ses agitations,

Et comme des tombeaux sont closes ses demeures.
On y souffre pourtant. Que de lits sans sommeil !
Là gémissent les corps, ici pleurent les âmes ;
Combien ne verront pas renaître le soleil !
Endormant les douleurs, partout veillent les femmes ;
Ni leurs bras, ni leurs cœurs ne sont jamais lassés :
Les amantes, les sœurs, les épouses, les mères,
Calment par leur amour les souffrances amères ;
Les sœurs de charité veillent les délaissés.

Quinze jours de délire et presque d'agonie
Ont tenu Lionel sur un lit de douleur ;
Dans une chambre auprès de celle de sa sœur,
Il dort, et son sommeil ressemble à l'insomnie.
De ses grands yeux ouverts dans l'espace il poursuit
Les fantômes plaintifs des femmes délaissées ;
Autour de son chevet en rondes enlacées,
Toutes en gémissant reviennent chaque nuit.
Il les voit, il les sent.... Sur son front, leur haleine
Court et semble apporter un parfum d'autrefois.
De leurs petites mains elles pressent ses doigts ;
Sa couche en est jonchée, et sa chambre en est pleine.
Il distingue leurs pleurs, leurs reproches, leurs cris ;
Leur foule a beau s'accroître, il les reconnaît toutes.
Ainsi, lorsqu'un rayon perce de sombres voûtes,
Au jour, en noir essaim, vont les chauves-souris.
Les voilà, les voilà ! leur cortège défile ;
Et depuis la première, étrange volupté,
Qui du bel écolier surprit la puberté
Jusqu'à celle qui fit fléchir son corps débile,
Pas une ne manquait. — Le débauché mourant,

En vain, les poings raidis, repoussait leurs étreintes ;
Elles tourbillonnaient , murmurant , murmurant
Leur sinistre concert de sanglots et de plaintes.
« Oh ! j'ai faim , j'ai bien faim ! » répétait une voix
Qui semblait s'échapper d'une ombre lamentable ;
« Fais-moi manger , secours la pauvre misérable
« Qui te rendit heureux dans ses bras autrefois ! »
La main du moribond saisissant un breuvage
Le tendait dans le vide à l'ombre qui passait.
« J'ai froid ! » criait une autre ; alors il se dressait
Et couvrait de son drap un spectre au doux visage.
« Moi , ce n'est pas de froid ni de faim que je meurs , »
Murmurait faiblement une femme plus pâle ;
« J'ai dénoué pour lui ma robe virginale ,
« Et dès le lendemain le lâche aimait ailleurs. »
« Et nous ! et nous !... » — Frappé par l'immense anathème ,
« Assez ! grâce ! pitié ! » s'écria Lionel ;
« Je vous aimais ! » — « Il ment ! il n'aimait que lui-même , »
Disent les voix poussant des clameurs vers le ciel.
Comme un fer qui se tord , amolli par la flamme ,
Une ardente terreur amollissait son âme ;
De son sein éperdu son désespoir sortait ,
Et quelqu'un de vivant dans la nuit l'écoutait :
« J'aimais , je poursuivais une femme inconnue ,
Tel qu'un pauvre mineur qui cherche un diamant ;
Je la cherchai partout , toujours , incessamment ;
En vain je l'appelais , elle n'est pas venue.
Si mes bras , si mon âme avaient pu la saisir ,
Ah ! j'aurais pour l'amour repoussé le plaisir !
J'aurais... » Sa voix devint mystérieuse et tendre
Comme serait l'aveu d'un pur adolescent.

Celle qui le veillait se courba pour l'entendre ;
En lui tout fut amour, regard, sourire, accent.
C'était un de vos flots, jeunesse et poésie,
Qui calma son délire en montant dans son cœur !
Celle qui l'écoutait en eut l'âme saisie ;
Celle qui l'écoutait, ce n'était pas sa sœur.

Le jour qu'il défaillit, la marquise inquiète
Veilla près de son lit, la nuit, quelques instants.
« Reposez-vous, Madame, avait dit Mariette,
C'est moi qui veillerai... j'ai veillé bien longtemps
Ma mère. » — Et depuis lors, sans repos et sans trêve,
Elle n'a pas quitté celui qui se mourait ;
Elle ne comprit rien à l'horreur de son rêve,
Hors qu'il parlait d'amour et que son cœur souffrait.

VII.

Par un beau soir de juin, des fenêtres ouvertes
Montait la douce odeur des blancs acacias ;
Dans l'air des peupliers vibraient les cimes vertes,
Enlaçant leurs rameaux comme de jeunes bras.
Du retour à la vie aspirant le bien-être,
Lionel sur son lit est assis souriant ;
Son cœur comme sa force alors semblent renaître ;
Un étrange rayon luit dans son œil brillant.
Avec trouble et plaisir il observe et regarde
La pauvre Mariette en un coin sommeillant.
Il se dit, attendri : « C'est la petite garde
Qui depuis plus d'un mois reste là me veillant.
Elle dort un moment ; comme elle est maigre et pâle !

Ne la réveillons pas. » Mais elle, tout à coup,
Se lève. L'heure sonne et marque l'intervalle
Du breuvage prescrit. — Au pied du lit, debout,
Sans parler, elle tend une tasse au malade.
— « Non, non, dit-il, au lieu de ce mélange fade,
Donne-moi de ce vin qu'a doré le soleil. »
Elle obéit, il boit ; et d'un reflet vermeil
La flamme du Xérès rougit sa pâleur mate.
Elle le contemplait avec son grand œil noir,
Sur elle retombait le rideau d'écarlate ;
Dans ce jour incertain elle était belle à voir !
Lionel se soulève et près de lui l'attire ;
Moitié désir, moitié vague attendrissement,
Il lui dit, la couvrant d'un amoureux sourire :
— « O toi qui m'as sauvé, me veux-tu pour amant ? »
Comme cette nuée où les dieux de la Grèce
Cachaient, pâles d'amour, les vierges qu'ils aimaient,
L'invisible vapeur des mots qui la charmaient
Autour d'elle flottait et lui versait l'ivresse.
Exaltée, affaiblie, à ce déclin du jour,
Aspirant l'air en feu, s'oubliant elle-même,
Ne se ressouvenant que du livre d'amour :
— « Oh ! vous êtes Léon, dit-elle, je vous aime ! »

Dans les acacias les fauvettes chantaient !
Les cimes frissonnaient et les parfums montaient !

VIII.

« J'emène Mariette et j'en fais ma servante,
Disait huit jours après Lionel à sa sœur.

Quoique à peine jolie, elle est fort émouvante,
 Et ses airs de Mignon me ravissent le cœur. »
 Il parlait de Mignon ! toujours la poésie
 Pour farder en public un acte malséant !
 Toujours le nain qui met les chausses du géant
 Et veut de quelque dieu se faire le Sosie !
 Dans son chant le plus pur Goëthe chanta Mignon,
 Sur un lac d'Italie il a laissé sa trace,
 Aux fleurs de l'oranger il maria son nom,
 Et dans leur doux parfum on respire sa grâce.
 Goëthe chanta Mignon, il ne l'avilit pas ;
 Et toi, triste orgueilleux qui traites Goëthe en frère,
 Tu vas, dans un linceul de honte et de misère,
 Ensevelir un cœur tombé vierge en tes bras !

Ce qu'était la maison du poëte hypocrite
 On peut l'imaginer : des femmes de tout rang,
 Des petits rimailleurs la meute parasite,
 Et d'ardents créanciers sans cesse y pénétrant,
 En faisaient nuit et jour comme une hôtellerie.
 Mariette espérait y cacher son amour ;
 Elle rêvait déjà, doucement attendrie,
 Qu'après l'humble labeur, l'étude aurait son tour.
 Mais à peine elle eut dit la première parole
 De ce secret espoir, qu'il s'écria, railleur :
 — Ça, la belle, ai-je l'air d'être un maître d'école ? »
 Pour tenir ma maison je t'ai prise à ma sœur,
 C'est tout... — Et le doux livre, et nos amours ? dit-elle
 En attachant sur lui son triste et long regard.
 — Je ne veux, reprit-il, ni larmes ni querelle,
 Bonsoir, tu peux dormir : je rentrerai fort tard. »

Il partit. « — Oh! j'ai tort, oh! je m'y suis mal prise,
Pensa-t-elle; à quoi bon lui dire mon espoir?
Je serai tout le jour sa servante soumise
Puis en secret, sans lui, je m'instruirai le soir.
Et lorsque je saurai tout ce qu'il sait lui-même,
Quand l'esprit me fera monter jusqu'à son rang,
Il m'aimera peut-être alors comme je l'aime;
Mais aujourd'hui pour moi je sens qu'il est trop grand. »

Oh! divine candeur! oh! sublime ignorance!
Qui voyaient un abîme entre leurs deux esprits,
Et ne soupçonnaient pas le gouffre plus immense
Qui séparait leurs cœurs! Oh! pureté sans prix
De ces êtres naïfs rêvant toujours unie
L'honnêteté de l'âme à celle du génie!
O sainte confiance, ô fier aveuglement,
Honte à qui vous trahit, malheur à qui vous ment!
De tout ce qui séduit être l'écho sonore,
Et le semblant ému de tout ce qu'on adore;
Dire en accents profonds l'amour et la vertu,
Et les fouler aux pieds lorsque le chant s'est tu,
Comme un prêtre imposteur qui se plairait à boire
Le vin des nuits d'orgie au mystique ciboire!

IX.

Sur le courant d'un fleuve aux bords doux et fleuris
On s'est abandonné... la barque s'y balance;
L'œil suit de gais sentiers et de riants abris;
L'air tiède se parfume et s'emplit de silence:
Confiant, on s'endort; la pourpre du couchant

Vous promet un réveil plus caressant encore ;
Mille oiseaux chanteront au retour de l'aurore ,
Mille fleurs écloront pour écouter leur chant !
Mais voici qu'au matin , quand la paupière s'ouvre ,
Le beau fleuve limpide est un torrent fangeux ;
Le soleil est noyé dans un ciel orageux ;
La rive de débris et d'ossements se couvre :
Tout est détruit et mort où tout était vivant ;
Des roseaux desséchés monte une odeur fétide ;
Et sur la nudité de la campagne aride ,
Molosse furieux , hurle et roule le vent.

Dans ta course éblouie où t'ont-elles menée ,
Pauvre âme , ces lueurs si douces de l'amour
Qui sur ton jeune front rayonnèrent un jour ?
Vers quel âpre désert marches-tu consternée ?
Des rivages heureux ce n'est plus l'horizon ;
Au loin ne passe plus le Léon de ton livre :
Tu touches le fantôme , hélas ! tu le vois vivre ,
Et son impure vie égare ta raison.
Par ta douceur riante et tes soins de chaque heure ,
En vain espères-tu réveiller sa pitié !
Il ne se souvient plus : dans ce cœur vicié
Tant d'amours sont entrés , que pas un n'y demeure.
Rien ne survit en lui , lorsque meurt son désir.
Quand tu passes , courbée à ta tâche fervente ,
Vain et dur , il ne voit en toi que la servante ;
Qu'importe ton angoisse ! ailleurs est son plaisir.

De ses nuits de débauche il a repris la chaîne ;
Et lorsqu'à son logis inerte on le ramène ,

Il s'endort abruti. Debout à son chevet,
Marianne est en pleurs. Dans cette veille amère,
Elle se sent frémir : elle croit voir sa mère,
Comme si de sa tombe elle se relevait.
Le réveil est sinistre après ces nuits de honte.
Il raille sa tristesse avec brutalité ;
Tantôt sombre, tantôt d'une obscène gaité,
A ce cœur asservi ces nuits il les raconte ;
Puis c'est l'emportement de son génie éteint,
La rage de sentir sa jeunesse épuisée,
Et son nom glorieux être un nom de risée.

Lorsque de sa grandeur se réveille l'instinct,
Son orgueil inquiet rend son âme plus dure ;
Et si, pour l'attendrir, la pauvre créature
S'agenouille et lui dit : — « Revenez à l'amour !
Pourquoi ne plus m'aimer ? Vous m'aimâtes un jour ! »
Lâchement il répond à cette infortunée :
« — Ta main est rude et noire, et ta joue est fanée. »

Reporte à ton miroir tes regards insultants
Et contemple-toi donc, ô vieillard de trente ans !

D'autres fois tout souillé de luxure et d'ivresse,
Il insulte ses pleurs d'une lâche caresse ;
Et frémissante alors d'orgueil et de dégoût,
Elle sent qu'en son cœur son amour se dissout.
Mais l'invincible attrait qui rend la vierge épouse,
Renaît quand elle voit d'autres femmes venir.
Comment le captiver, comment le retenir ?
Elle le revendique, elle aime, elle est jalouse !

« — Qu'il me frappe et m'outrage, il est mien, je le veux,
 Se dit-elle. Oh ! pourquoi me fuit-il pour les autres ?
 Pour que vous m'enseigniez ce qui le rend heureux,
 O femmes de plaisir, je me ferai des vôtres. »
 Son pauvre amour s'égaré et s'abaisse aujourd'hui.
 Hélas ! la foi chancelle où le Dieu s'est enfui !

X.

Dans un petit salon d'où le benjoin émane,
 Dont l'âtre est flamboyant et les rideaux fermés,
 Trois femmes, aux coussins d'une large ottomane
 S'accourent en cambrant leurs beaux seins parfumés.
 L'une, superbe et brune, ainsi qu'une statue,
 D'un long péplum de pourpre est à peine vêtue ;
 L'autre est petite et svelte, aux traits vifs et mignons ;
 Des perles de Venise entourent ses bras ronds
 Et ruissellent aux plis de sa tunique rose ;
 Dans une de ses mains son joli pied repose.
 La troisième, la plus éclatante des trois,
 Est une blonde altière ; elle enroule à ses doigts
 Les boucles de cheveux qui, de sa joue ovale,
 Jusqu'à l'épaule nue ondulent en spirale.
 Comme un flocon d'écume au bord d'un flot d'azur,
 Sur le velours bleu clair de sa robe échancrée
 Le marabout s'étale en bordure nacrée,
 Et son sein s'en échappe aussi blanc, aussi pur.

Ne cherchez pas le cœur sous cette chair d'albâtre,
 Elles sont toutes trois des femmes de théâtre,
 Et leur cœur, que ce soit lassitude ou métier,

Dans leur geste et leur voix a passé tout entier.
Rien ne pense et ne souffre en ces têtes légères ;
Vers aucun idéal ne se tendent leurs bras.
Prêtresses de l'amour, à l'amour étrangères,
Interprètes de l'art que l'art n'ennoblit pas !
Elles n'ont hérité des grandes courtisanes
Que le goût des festins et des ajustements,
Assez pour éblouir les vulgaires amants
Passant dans ces déserts comme des caravanes.
Quoi? si belles, ce soir, ce n'est pas au plaisir,
Ce n'est pas au succès que s'en va leur sourire?
C'est à l'espoir du lucre, et le lucre à saisir
Aux bacchantes tantôt donnera le délire.
La flamme qui jaillit de leur œil moite et doux
Ce n'est pas le désir de l'ivresse prochaine?
C'est l'éblouissement de quelque bourse pleine
Dont ce soir trois lourdauds païront un rendez-vous.
Oui, c'est là ce qui rend leur attente rêveuse ;
La brune Melpomène en a la pâmoison ;
Une langueur saisit la petite danseuse ;
Et la blonde Thérèse, autrefois Thérésou,
Prend sa pose extatique ainsi qu'au dernier drame.
C'est chez elle, à minuit, qu'on soupera ce soir ;
Mais qui donc avant l'heure arrive chez la dame ?
Qui donc vient tout à coup de heurter au boudoir ?
On entre ; le rideau se soulève et retombe ;
Une voix dit : « C'est moi, Thérésou ; es-tu là ?
— Toi, Mariette? ici! Dieu! comme te voilà !
D'où viens-tu? l'on dirait que tu sors de ta tombe? »
Sous son habit de deuil qu'elle avait conservé
Elle était, il est vrai, bien pâle et bien défaite ;

Sur elle avait jailli la fange du pavé.

Sa présence irrita les trois femmes en fête :

— Que me veux-tu ? lui dit Théréson brusquement.

— De toi je viens savoir comme on garde un amant.

— Ah ! ah ! fit Théréson qu'adoucit la surprise,

Aimes-tu donc quelqu'un des gens de la marquise ?

— J'aime son frère et veux qu'il m'aime !... — Lionel !

Ce pauvre don Juan, il est donc éternel ?

A ton tour il t'a donc enjôlée et séduite,

Puis chassée ? — Oh ! non pas, chez lui toujours j'habite.

— En ce cas-là c'est toi qui vas me protéger.

Dans son drame nouveau je veux avoir un rôle.

— Oh ! ne plaisante pas, Théréson, je suis folle.

Voyant mon désespoir prêt à me submerger,

Comme chez une sœur chez toi je suis venue ;

Je te dérange, adieu ! » — Non, non, tu resteras ;

Seulement, tu ne peux rester ainsi vêtue.

Laisse-nous te parer et ne pleure donc pas. »

Et faisant apporter les robes, les coiffures,

Les boîtes de parfums, les écrins de bijoux,

De leurs rians atours les folles créatures

Vêtirent l'humble fille au front pensif et doux.

Dans son égarement elle les laissait faire.

— « Ce satin nacarat brodé de jais et d'or

Te sied, dit Théréson, et nous allons encor

Te mettre un peu de blanc pour rendre ta peau claire.

Ce rouge doublera l'éclat de ton œil noir.

Laisse à tes pieds tomber ta chevelure brune ;

Tes yeux et tes cheveux sont toute une fortune ;

Et dix-huit ans n'est pas l'âge du désespoir.

— Si je me pare, ainsi, m'aimera-t-il ? dit-elle.

— Qui donc? Ton Lionel! Il ne sait plus aimer,
Il ne sent même plus quand une femme est belle!
Mais dans ce fol amour pourquoi te renfermer? »
Elle n'écoutait pas et pleurait en silence.
Tout à coup elle dit, souriant au miroir :
— « Dans ces toilettes-là, vous attendez, je pense,
Vos amants? — Oui, sans doute. — Eh bien, je veux les voir
Et comprendre comment l'amour vous rend heureuses.
— Ah! dit la femme brune aux yeux noirs et profonds,
Ne cherche pas ici l'amour, nous l'étouffons
Et nous ne sommes pas comme toi langoureuses.
L'homme est notre ennemi, nous le sentons assez
A ses mépris d'instinct, à ses rigueurs de maître ;
Rendons-lui, rendons-lui nos affronts entassés,
Lorsque sa convoitise arrive à le soumettre !
S'il est beau, s'il est jeune et s'il nous plaît, songeons
Qu'on nous dénie à nous l'amour qui refait l'âme ;
Que jamais notre amant ne nous prendra pour femme,
Et qu'en l'avilissant de lui nous nous vengeons.
S'il est vieux, s'il est riche, oh ! des jours de misère
Souvenons-nous!... Alors que quelque impur vieillard
Nous sourit, en songeant au sourire d'un père,
Nous allâmes vers lui des pleurs dans le regard ;
Il pouvait nous sauver et nous nommer sa fille,
Cet homme que la mort réclamera demain ;
Mais pour nous secourir il a fermé sa main,
Et pour nous acheter son or s'étale et brille.
Punissons-le, joutons avec lui d'impudeur ;
Pillons, trompons, raillons cette immonde matière ;
Avec notre beauté flagellons sa laideur
Ainsi que fit Lola de son roi de Bavière ! »

Comme elle prononçait ces mots avec mépris,
Dans l'élégant boudoir entrèrent les convives.
Elle sourit, Thérèse eut des yeux attendris,
La danseuse étala ses grâces les plus vives.

C'étaient trois financiers ventrus, couperosés,
Chauves, les doigts carrés, le pied osseux et large ;
A plusieurs millions on estimait leur charge,
Le monde les traitait en hommes bien posés.
Mais la société d'un moderne prophète
Qui se pique aux instincts d'assortir les métiers,
En eût fait des bouchers ou des palefreniers :
Ils en avaient vraiment l'encolure et la tête.
Pour la délicatesse ils ne dépassaient pas
Un garçon d'abattoir, un rustre d'écurie ;
Ils ne comprenaient l'art que comme une industrie,
Et par eux chaque jour l'art descendait plus bas.
Ils doubblaient tous les trois leur charge officielle.
L'un du Grand-Opéra s'était fait l'exploiteur,
Du journal de la cour l'autre était directeur,
Et le troisième avait la haute clientèle
D'un ministre, et par lui, dans un trafic d'enfer
Passaient les actions de nos chemins de fer.
Flatteurs des vanités et soudoyeurs des vices,
Ils étaient en amour l'idéal des actrices.
Aussi, royalement on les fêta ce soir.
Fleurs, parfums, vins et mets, tout était délectable,
On riait, on buvait, on se pâmait à table.
Marianne à l'écart, altière, alla s'asseoir.
Elle écoutait les voix des pauvres insensées
Par de faux sentiments faussement cadencées.

•

Le propos jaillissait impur, populacier,
De ces corps merveilleux qu'eût adorés la Grèce;
Comme un vase d'onyx rempli d'un vin grossier,
Leurs lèvres ne versaient qu'une écœurante ivresse.
Pâle, elle regardait cet hymen effronté
Que formaient la débauche et la rapacité;
Et l'or qui découlait de ces lâches caresses
Paraissait à ses yeux la pire des détresses.
De sa robe d'emprunt elle se dépouilla,
Et belle d'épouvante elle sortit de là.

Par une froide nuit elle errait dans la rue,
Emportant le fardeau de sa misère accrue.
Tout dormait, hors l'orgie, et sur les boulevarts
Les masques avinés hurlaient de toutes parts.
Craintive, elle rasait les maisons comme une ombre,
Et triste elle pensait : Que de femmes sans nombre
Dans un long désespoir voient leur cœur se fermer !
Oh ! trompeuse est la voix de toute la nature
Qui nous parle d'amour ! et chaque créature
Cherche en vain dans les pleurs l'être qui doit l'aimer.
Elle se souvenait de sa pure chimère
Qui riait sur les flots du grand Rhin écumant ;
Aux bords du fleuve assise elle voyait sa mère,
Elle entendait Julien l'appeler tristement.
Ce n'est plus ton vieux Rhin, ce n'est plus ta jeunesse,
Ce fleuve, ces palais se déroulant au loin ;
Ces marbres, ces jardins que la lune caresse,
C'est Paris endormi qui ne te connaît point !
Aux balustres d'un pont longtemps elle se penche ;
Le ciel s'est éclairci, le fleuve est en repos,

Et sur les monuments reflétés dans les eaux
 L'aube qui va renaître étend sa lueur blanche.
 La ville semble alors un immense cercueil ;
 Ce calme, la fraîcheur qui monte de la Seine
 Sur son front abattu passent comme une haleine ;
 Et dans ce grand silence elle apaise son deuil.
 — « Je n'ai rien ici-bas, que mon amour, dit-elle ;
 « Eh bien ! qu'il vive en moi, je n'en veux pas guérir ;
 « Je veux toujours aimer, je veux toujours souffrir :
 « Des femmes sans amour la vie est trop cruelle ! »

XI.

« Soyez bons pour le pauvre et pour le serviteur,
 « Comme vous le seriez pour moi, » dit le Sauveur ;
 « Je suis en eux. » Oh ! tous, sitôt qu'une humble vie
 Gravite tristement à la nôtre asservie,
 Songeons aux mots divins remplis d'un sens profond.
 Dieu seul pénètre l'âme invisible des êtres ;
 Ne les dédaignons pas pour le métier qu'ils font,
 Ces hommes, nos pareils, qui nous nomment leurs maîtres !
 Caressés comme nous par quelque songe heureux ;
 Ils espéraient, enfants, l'amour ou la fortune :
 L'espérance, ici-bas, est la mère commune,
 Et sa mamelle à tous offre un lait savoureux.
 Mais aux lèvres du pauvre, il s'épuise ou s'altère ;
 La misère a soumis la fière égalité,
 Et l'esclavage antique en mourant sur la terre
 Pour sa fille a laissé la domesticité :
 C'est le joug de la faim, c'est l'immuable chaîne,
 C'est le mal renaissant qui jamais ne décroît,

Le servage éternel qui met sous chaque toit
Après d'une âme libre une âme dans la gêne.
Ombre qui suit un corps, désir toujours plié,
Angoisse qui revêt une morne attitude,
Comme tu dois souffrir, pauvre être humilié,
Si ton maître est sans âme et sans mansuétude !
Si ce qu'a dit le Christ ne le fait pas rêver ;
Lorsqu'à ton dur labeur il te voit te soumettre,
S'il ne sent pas en lui ce doute s'élever :
« Celui qui m'obéit vaut mieux que moi, peut-être ? »
Oh ! si l'orgueil du maître en fait un oppresseur
Qui ne traite jamais l'âme opprimée en sœur,
Elle alors se relève, et le juge en silence,
Et témoin de sa vie en est la conscience.
Elle le connaît trop, il ne l'éblouit plus :
Elle sait le plomb vil du boulet qu'elle traîne.
Et comme une justice elle comprend la haine
Qui sur toute la terre a fait des Spartacus !

Certes, ce ne fut pas la tendre Mariette,
Humblement résignée à sa tâche muette,
Dont ce songe vengeur dressa le front courbé ;
Crédule, elle avait fait l'abandon de sa vie
Et servait Lionel en esclave éblouie,
Comme l'on sert un dieu dont l'autel est tombé.
Elle voyait sa chute, et n'y voulait pas croire ;
Elle le couronnait du reflet de sa gloire,
Comme le ciel revêt, lorsque meurt le soleil,
De l'astre disparu le sillage vermeil.
Elle jetait ce voile à toutes ses souillures :
Quand il courait le soir à ses plaisirs sans nom,

Elle, après son travail, dans son morne abandon,
Lisait de Lionel les œuvres les plus pures.
Comme l'humble croyant qui lit un livre saint,
Sent sur son front penché courir un souffle éteint
Et dans l'enivrement de la foi qui l'embrase
Pense qu'un Dieu muet répond à son extase!
Le jour vint cependant où ce candide esprit
Que l'amour ébaucha, que la douleur consomme
S'affermir par l'étude; alors elle comprit
Dans quel abaissement était tombé cet homme!
A force de souffrir, sur sa pâle beauté
La douleur mit sa forme; elle était triste et grave,
Et quand le maître avait injurié l'esclave
Il se sentait rougir devant sa dignité.
C'est qu'elle s'élevait, tandis que dans l'abîme
Comme une chose inerte il roulait aujourd'hui :
Elle ne pleurait pas sur elle, mais sur lui
Précipité si bas de son destin sublime.

Aucun écho d'honneur, de jeunesse et d'orgueil,
Ne le soulevait plus de son vivant cercueil.
Quelquefois, pour payer sa débauche insensée,
Il demandait des chants à la Muse offensée;
Mais l'instrument souillé ne rendait qu'un son vain,
Il n'était pas ému par le contact divin.

Cependant l'âme tendre à la sienne asservie
Le contemplait alors frémissante et ravie,
Et croyant au réveil qu'épiait son amour,
Disait à ces lueurs : « C'est le jour! c'est le jour! »
Et lorsqu'il s'écriait : « Je ne puis plus écrire! »

Heureuse et rougissante elle accourait lui dire :
 « Pensez tout haut, et moi j'écrirai près de vous!
 « Vous, l'esprit, moi, la main, cela me sera doux! »
 Il la railla d'abord, mais un jour de paresse
 En buvant et bâillant il lui dicta *Nola*,
 Un drame italien dont longtemps on parla ;
 Deux théâtres rivaux se disputaient sa pièce.

Ivre un soir, et donnant le bras à Thérèse,
 Mariette le vit paraître à la maison ;
 Attrayante, l'œil vif, hardie, évaporée,
 Avec un art profond l'actrice était parée :
 « Oui, mon cher, il me faut ce rôle et je l'aurai! »
 Fit-elle bruyamment ; « et je ne m'en irai
 D'ici qu'en emportant votre promesse écrite
 Que vous me le donnez. » — « Ta beauté le mérite! »
 Dit Lionel, dardant son regard aviné
 Sur un sein éclatant d'hermine environné.
 Et pâle il la suivait avec l'étrange rire
 Que fait monter la nymphe aux lèvres du satyre.

Mariette debout et tenant un flambeau,
 Les précédait, souffrant d'un supplice nouveau.
 Thérèse ne semblait pas même l'avoir vue,
 Et sur une causeuse, en entrant au salon,
 S'étendit en jetant par terre son manchon
 Et le manteau posé sur son épaule nue.
 — « Si je reste à souper, me lirez-vous *Nola*?
 Dit-elle. — Oui, reprit-il ; soupçons! j'ai du falerne ;
 « Ta beauté me rend fou dans ce costume-là.
 Et démesurément il ouvrait son œil terne :

« A souper ! » cria-t-il. Immobile en un coin
 Mariette écoutait, le désespoir dans l'âme.
 « A souper ! ai-je dit, que l'on serve madame ;
 « Et vite ! — « Non, monsieur, je n'obéirai point, »
 Répliqua froidement la douce Mariette.
 Lionel fit siffler sa canne sur sa tête ;
 Mais elle, dédaignant d'échapper à son bras,
 Répétait : Frappez-moi, je n'obéirai pas !
 Il frappa ; sans un cri, sans tourner son visage
 D'où le sang jaillissait, Mariette sortit.
 « Mon cher, votre servante est vraiment sans usage ;
 « Allons souper ailleurs, car j'ai grand appétit, »
 Dit la comédienne ajustant son hermine.
 Il la suivit ; ce vice effronté le domine.

XII.

Lorsque le lendemain il arriva chez lui,
 A son ouvrage assise il vit la pauvre fille.
 Elle ne leva pas les yeux de son aiguille :
 — « Cette dame d'hier doit venir aujourd'hui,
 « Dit-il ; j'ai décidé qu'elle jouerait mon drame ;
 « D'ici tu vas sortir ou tu la serviras... »
 — « Dieu sait si c'est à moi de servir cette femme ;
 « Mais je la servirai, je ne vous quitte pas,
 Fit-elle en pleurs ; mon cœur au vôtre a sa racine. »
 Il fut presque attendri par sa douceur divine.
 Puis il trouvait son compte à ses soins assidus,
 Au patient servage, aux gages toujours dus,
 A l'immolation de la tendre victime.
 L'égoïsme de l'homme est un hideux abîme.

Malgré l'égalité que nous donne l'amour,
De l'amant, avec joie, elle était la servante ;
Mais qu'une autre, à ses yeux, maîtresse provoquante,
Sous le toit de son maître arrive chaque jour ;
Qu'une autre, pour montrer ses grâces de sultane,
Faisant craquer ses pieds dans l'éclat du satin,
Se balance au fauteuil, et foule l'ottomane
Que la pauvre servante a brossés le matin ;
Qu'une autre, l'excitant au vice qui le mine,
Boive avec Lionel dont elle se joûra,
Se délecte à sa table, et qu'elle, à la cuisine,
Mange un reste des mets que sa main prépara ;
Dans ce lit qu'elle fait, inquiète et navrée,
Comme pour insulter sa tendresse épurée,
Qu'une autre, sans amour, étalant sa beauté,
Au débauché flétri vende la volupté ;
Qu'une autre, esprit grossier, vous souille et vous lacère,
Beaux livres adorés qui consoliez son cœur ;
C'était pour Mariette une telle misère,
Qu'elle allait murmurant : « C'en est assez, Seigneur ! »
Avec sa pâleur triste et sa taille amaigrie,
Contre la courtisane et son effronterie
La lutte est sans espoir, lui disait sa raison ;
L'autre avait la beauté, qui seule le fascine.
Et l'humble Mariette était à Théréson
Ce que la chaste épouse est à la concubine.

C'est ainsi que tous deux lui montraient, sans pudeur,
Cette nuit de l'esprit et cette nuit du cœur !

XIII.

Diapré de bijoux, de couleurs, de lumières,
Le théâtre a l'aspect des beaux jardins fleuris,
Et faisant chatoyer leurs grâces printanières,
Les femmes, en bouquets, se groupent aux lambris ;
Les hommes, noirs faisceaux, à leur beauté font ombre,
Comme de bruns massifs d'arbres, aux fleurs mêlés,
Et le lustre éclatant luit dans chaque coin sombre,
Ainsi que le soleil sous les bosquets voilés !
La scène, en déroulant sa longue perspective,
Va former l'horizon du tableau radieux,
L'orchestre qui prélude, imite, harmonieux,
Le chant de l'alouette, et le bruit de l'eau vive !
Qu'il est joyeux et fier, le grand théâtre plein,
Par ces soirs où le drame inconnu va paraître !
Lui, si morne toujours de voir l'art en déclin,
Comme il rit à l'espoir que l'art pourrait renaître !
Comme dans cette foule où si peu, pris à part,
Aurient senti du beau la magnétique flamme,
Tous, émus, attentifs, ne formant plus qu'une âme,
S'embrasent à ce feu qui circule dans l'art
Et qui, s'évaporant du cerveau du poëte,
Tel qu'un parfum divin monte de tête en tête.

Qui ne sent que Shakspeare aimait dans Roméo,
Quand il chante au balcon le bonheur qui l'inonde !
Quelle sincérité pousse au meurtre Othello !
Toute sa passion dans le sang fume et gronde !
Dans le doute de Faust quel désespoir altier !

C'est Goëthe s'indignant d'une science aride ;
Le tourment du génie éclate, tout entier,
Dans ce vol éperdu qui n'atteint que le vide !
Quand Schiller nous fait voir, dans son drame immortel,
Les pasteurs d'Underwald s'armant de cime en cime,
On comprend qu'il aimait la liberté sublime,
Et, qu'au besoin, sa main eût tendu l'arc de Tell.
Mais toi, qu'aimes-tu donc ? que sens-tu dans ton âme,
O pâle Lionel ! sépulcre où tout est froid ?
Le rayon ne jaillit que d'un foyer de flamme,
La croyance ne sort que de celui qui croit !
Pourtant le souvenir des chants de ta jeunesse
Palpite, ce soir-là, dans tous les cœurs émus,
Et l'air vibre déjà des beaux vers inconnus
Qui vont te racheter de ta lâche faiblesse !
Dans l'angle le plus sombre et le plus ignoré,
Ombre de ton destin se cache Mariette ;
Elle écoute, elle attend, frémissante, inquiète,
Elle a peur de ce jour qu'elle a tant désiré !
Sur l'immobilité de sa pâle figure
Chaque applaudissement en éclair vient jaillir ;
Et comme un fer aigu chaque insultant murmure
Pénètre dans son cœur et la fait défaillir.
Ah ! pour voir son amant relevé par la gloire
La pauvre âme s'offrait victime expiatoire !
Elle disait, passant de l'espoir à l'effroi :
Qu'il redevienne grand et soit perdu pour moi !

XIV.

La pièce fut sifflée, et méritait de l'être,
Plus justement encore on siffla Théréson ;
Mariette accourut pour consoler son maître,
Mais il ne rentra pas, la nuit, à la maison ;
Il sentait que, chez lui, se bâtait la détresse,
Et que ses créanciers qui comptaient sur sa pièce
Et qu'il éconduisait, d'ordinaire, en marquis,
L'enverraient en prison, le trouvant au logis.
Le moment, en effet, leur sembla péremptoire,
Et dès le lendemain, irrémisiblement,
A Mariette en pleurs ils lurent un grimoire :
Elle devait sortir sur l'heure, et seulement
Emporter ses habits. — Ce n'est pas l'indigence
Qui la navre, mais lui, sa fuite, son silence.
A Marly Théréson avait une villa,
Sa douleur lui criait qu'il devait être là !
Elle court, elle court comme un corps privé d'âme,
Et bientôt elle arrive au seuil de cette femme.
La fermière lui dit : — « Ils sont partis, hier soir,
« Pour la Suisse ; ils iront après en Italie. »
Comme un coup qui l'aurait par derrière assailli,
Ces paroles la font chanceler et s'asseoir
Au travers du chemin. Insensible et muette,
Sur ses genoux pliés elle cachait sa tête.

Tout à coup, se dressant, comme par un ressort,
L'œil sec, le cou tendu, la figure hautaine,
Avec l'air d'un soldat qui s'avance à la mort,

Elle marche à grands pas sur les bords de la Seine ;
Le fleuve, s'enroulant au détour d'un coteau ,
Par les bois , par les prés , de village en village ,
Fuyait , et le soleil riait sur son sillage.
Marianne , en courant , suivait le fil de l'eau.
Sur un tertre ombragé , soudain elle s'arrête :
L'onde jusqu'à ses pieds monte en blancs tourbillons ,
Et d'une immense roue aux tranchants aiguillons
Les cris vertigineux enveloppent sa tête ;
Derrière elle elle entend un murmure joyeux
Qui semble défier l'affreux bruit de la roue.
Vers la cour du moulin elle tourne les yeux :
Un beau groupe d'enfants sur la pelouse joue ;
Une fraîche meunière à son sein blanc veiné
Avec une chanson endort le dernier né.

Marianne sentit des pleurs sous sa paupière ,
Une église était proche ; humble et le front baissé
Elle entra. Dans son sein s'éveillait la prière ,
Une senteur d'encens tombait du mur glacé :
Elle erra dans la nef , comme un pâle fantôme ,
Puis à l'autel des morts elle s'agenouilla ;
Couverte d'un drap noir , une bière était là.
Quelques parents pleuraient , et , nasillant un psaume ,
Un prêtre savourait des prises de tabac ,
Et de sa grosse main secouait son rabat.
Que lui dire à cet homme ? Hélas ! l'eût-il comprise ?
L'âme désespérée , elle quitta l'église ,
Et s'élança d'un bond aux flots fascinateurs ,
Comme eût fait une pierre en roulant des hauteurs !

Seine, que nos aïeux nommaient la nourricière,
 Ton lit n'est aujourd'hui qu'un immense ossuaire !
 Aux regards des heureux, si, sur tes bords fleuris,
 Se dressaient tout à coup tous les spectres meurtris
 De ceux que dans ton sein le malheur précipite,
 Oh ! comme épouvantés, les heureux fuiraient vite !
 Et comme les doux bruits qui glissent sur tes eaux,
 Les poursuivraient, changés en lugubres sanglots !
 Toi, tu n'as pas souci de l'horrible hécatombe,
 Aux vivants tes flots clairs, les grâces de tes bords ;
 Mais aux suicidés ta vase pour leur tombe,
 La nature jamais n'a pleuré sur les morts !
 Quand tout meurt, elle vit.... impassible, éternelle,
 Rigide exécuteur d'une immuable loi,
 Face de l'inconnu qui se reflète en elle,
 O nature, nature !.... oui, le vrai sphinx, c'est toi !

Au cri qui s'échappa du cœur de Mariette
 Sous l'étreinte des flots, toi tu restas muette,
 La regardant mourir.... Mais quelqu'un l'entendit,
 Et, plongeant auprès d'elle, un bras fort s'étendit.
 Elle touchait déjà la roue aux dards véloces,
 Déjà ses longs cheveux en effleuraient les bords,
 La roue allait saisir et déchirer son corps,
 Comme un cerf éventré par la dent des molosses !
 Le plongeur, détournant le sinistre courant,
 De sa robuste main la ramène au rivage.
 Mais à peine a-t-il vu ce pâle et doux visage,
 Qu'agenouillé près d'elle, il s'écrie en pleurant :
 — « Oh ! comme te voilà, ma pauvre Mariette !
 « Comme je te retrouve ! oh ! je le savais bien ! »

Au soleil, sur la plage, il soutenait sa tête,
Elle entr'ouvrit les yeux, et reconnut Julien.
Longtemps, sans espérance, il l'avait attendue,
Puis, il avait pris femme; et ces enfants rieurs,
Cette alerte meunière, au ménage assidue,
Ce riche et beau moulin, conquis par ses labeurs,
A sa tranquille vie avaient rendu la joie.
Mariette reçut ses soins avec douceur;
— « Oh, c'est Dieu, disait-il, qui près de nous t'envoie.
« Ma femme t'aimera; tu seras notre sœur! »

Tout le monde accourut soigner la pauvre fille :
La meunière chauffa son lit pour l'y coucher ;
Curieux, les enfants, près du feu qui pétille,
Déployaient ses cheveux, et les faisaient sécher.
Elle sentit d'abord comme un calme bien-être :
Dans cette vie agreste, elle crut au repos,
A sa sereine enfance elle espéra renaître ;
Mais après le malheur nous gardons ses échos !
Tandis que résignée, elle aidait la meunière,
Endormait les enfants, préparait les repas,
Se détachant du corps, son âme tout entière
Volait aux souvenirs qui ne s'éteignent pas !
Ses larmes, à l'écart, tombaient silencieuses ;
Son chagrin refoulé remontait comme un flot,
Et le contentement de ces faces joyeuses
Souvent au pauvre cœur arrachait un sanglot.
Leur gros rire, leurs jeux, leur robuste tendresse,
Blessaient, sans le vouloir, son esprit recueilli,
Et l'air même des champs, dans sa saine rudesse,
Était une souffrance à son corps affaibli ;

Lorsque assise au foyer, muette et consternée,
Le soir, elle entendait le couple travailleur
Qui supputait gaiement le gain de la journée,
Sur sa lèvre errait presque un sourire railleur.
Les époux s'accoudaient sur la table encor mise
Où soupaient longuement les enfants tapageurs;
Les viandes et le lard répandaient leurs vapeurs,
Et le vin renversé tachait la nappe grise;
Sur le reste des mets s'allongeait un vieux chat;
Julien fumait sa pipe avec un air béat.
La chambre regorgeait de ces odeurs mêlées
Sans souci d'élégance, en famille exhalées;
Le dégoût lui montait de la lèvre au cerveau.
De ces êtres heureux c'était donc là la vie!
Sans instinct de beauté, sans idéale envie,
Leurs jours passaient ainsi, jusqu'au jour du tombeau!
Elle ne pouvait plus goûter leur quiétude,
Son cœur s'était rouvert aux rêves enflammés,
A la voix de l'amour, à celle de l'étude,
A tous les horizons qui leur étaient fermés !

XV.

Elle sortit un soir de la ferme paisible,
Monta sur la colline, et contempla Paris.
Puis, poussée en avant par un bras invisible,
Elle courut longtemps avec de joyeux cris.
Elle ne s'arrêta qu'aux portes de la ville.
Où chercher Lionel? où trouver un asile?
Des gens de la marquise elle pouvait savoir
S'il était de retour, et comment le revoir.

On lui dit qu'il avait poursuivi son voyage,
Et que même à sa sœur il n'avait pas écrit.
Sa détresse éclatait sur son pâle visage;
Une femme de chambre à la placer s'offrit.
Elle dut accepter, puisqu'elle voulait vivre,
Vivre pour le revoir, pour l'aimer, pour souffrir.
Et dès le lendemain, triste, elle alla servir
Une vieille à l'œil vif, plâtrant son teint de cuivre :
Vivandière titrée, et qui soumit vingt ans
Les beaux du Directoire et les beaux de l'Empire.
Aujourd'hui, vieux débris du plaisir et du temps,
L'or manque à ses amours, les dents à son sourire.
D'un éclat et d'un rang autrefois célébrés,
Il ne lui reste plus, humble et mince bourgeoise,
Qu'une servante à qui son humeur cherche noise,
Et qu'un chien, compagnon de ses jours délabrés.
C'est le dernier ami de la vieille asthmatique :
Il dort sur son fauteuil, luisant, sale, replet,
Et tandis que de faim pâtit la domestique,
A table il a sa part de crème et de poulet.
Un matin il mordit le doigt de Mariette
Qui lavait et peignait son poil fauve et frisé;
Elle se défendit; un meuble fut brisé;
Et dans tout le quartier ce fut une tempête.
D'un entomologiste au visage bénin
Mariette s'offrit pour faire le service.
De ses collections son logis était plein,
Et les phalènes noirs envahissaient l'office.
Leurs ailes s'étendaient comme aux champs autrefois;
Alignés sous le verre ils dressaient leurs antennes.
Un soir, laissant tomber un lourd panier de bois,

Mariette brisa quatre vitrines pleines.
L'amateur, qui rentrait, un scarabée en main,
Sa boîte de fer-blanc passée en bandoulière,
Vit ses beaux papillons s'envoler en poussière ;
Les épingles sans corps restaient au parchemin.
Hagard de désespoir, écumant de colère,
Lui lançant des débris de carton et de verre,
Il chassa Mariette ; en pleurs elle sortit.....
Deux aimables époux la prirent pour servante ;
Ils avaient, par malheur, un enfant tout petit,
Filant ses miaulements en roulade énervante.
Il fallait l'empâter et l'endormir d'un chant,
Préparer le repas, faire le savonnage,
Courir dès le matin de marchand en marchand,
Descendre et remonter le quatrième étage.
La triste esclave, après les fatigues du jour,
Couchait avec l'enfant, la nuit, dans la mansarde.
Il faut être une mère, il faut avoir l'amour,
Pour ne pas étrangler cette engeance criarde.
Elle franchit encor bien des seuils inconnus,
Sonda bien des douleurs, surprit bien des mystères :
Là, c'étaient les amants des femmes adultères,
Qu'il fallait dérober aux maris survenus !
Sultan déterminé de toute chambrière,
Quand l'épouse était laide, ailleurs, c'était l'époux
Qui la brutalisait parce qu'elle était fière.
Partout abaissement, servitude, dégoût.

Qu'avait-elle, un matin, pour que sur son visage
Si pâle et si défait, courût un gai rayon ?
Elle allait, elle allait, jusqu'au sixième étage,

Qui s'ouvrait sur le toit d'une blanche maison ;
D'une petite chambre , à la persienne verte ,
Elle faisait le tour avec ravissement ;
Puis, en bas, regardait par la fenêtre ouverte
Se dérouler Paris ; là-haut, le firmament.
Quoi , cette chambre est sienne ? ô douceur ineffable !
Quoi ! ce lit de recluse, à blancs rideaux fermés ,
Cette chaise mignonne, et cette étroite table ,
Et l'étagère où sont les livres bien-aimés ,
Tout cela, tout cela t'appartient, pauvre fille !
De deux ans de servage et de morne labeur,
Tout cela, c'est le fruit. — N'ayant pas de famille ,
Tu voulus vivre seule et reposer ton cœur !
Oh ! sentir qu'on n'a plus de chaîne qui vous lie ,
De voix qui vous commande et d'ombre qui vous suit ;
Qu'on est libre le jour de souffrir recueillie ,
De rêver en cousant et de pleurer la nuit ;
De sa fenêtre voir, par les belles soirées ,
La lune au front des tours poser son disque clair ;
Et, comme faisant trêve à nos heures navrées ,
Goûter la volupté du silence et de l'air !
Si l'on ne peut ouïr les voix qui nous sont chères ,
N'entendre pas du moins celles qui font souffrir !
Le repos, c'est l'ami qui reste à nos misères :
La solitude apaise et prépare à mourir.

XVI.

Elle venait un soir de porter son ouvrage.
Son salaire serré dans sa petite main ,
De sa chambre elle allait regagnant le chemin.

L'air tiède de novembre animait son visage ;
Sur la longueur des quais couraient dans le ciel bleu
De beaux nuages blancs enroulés à la file ;
S'arrêtant sur un pont pour respirer un peu ,
Elle voyait en bas couler l'onde tranquille.
Elle se rappela l'heure de désespoir
Où dans ces mêmes flots elle s'était jetée ;
Cette tombe, souvent elle l'a regrettée ;
Mais avant de mourir elle veut le revoir.
Tout à coup au milieu des confuses images
Qui glissaient sur le pont sans attirer ses yeux,
Elle le voit, c'est lui ! lui, pâle et soucieux ;
Il marchait lentement regardant les nuages.
Oh ! quel cri de tendresse, ardent, dominateur,
En le reconnaissant s'échappa de son cœur !
Comme elle l'enlaça sans rougeur et sans crainte,
Au milieu des passants, d'une invincible étreinte !
Et comme elle était belle en son ravissement
Tandis qu'elle pleurait au cou de son amant !

Languissant, ruiné, dans sa mélancolie,
A l'attendrissement il était disposé ;
Puis folle de bonheur à son regard blasé
La triste Mariette apparut plus jolie.
La flamme jaillissait de ses grands yeux émus ;
Elle avait de ces mots d'où tant d'amour découle,
Qu'heureux et presque fier, sans souci de la foule,
Il lui donna le bras et ne la quitta plus.

Ils montèrent tous deux dans la calme mansarde
Qu'habitaient le travail et la sérénité :

« Vois! tu vivais ici, lui dit-elle; regarde!
« Tout était plein de toi, je ne t'ai pas quitté!
« Là, sous ce crucifix que m'a laissé ma mère,
« Ton portrait m'a souri comme tu fis un jour;
« Et sur ce coussin blanc dans sa cage de verre,
« O mon maître adoré, vois ton livre d'amour!
« Que de fois en pleurant j'en ai relu les pages!...
« Les pleurs sont oubliés, te voilà revenu! »

Et des baisers joyeux confondaient leurs visages,
Et la crédule enfant disait : Tu m'es rendu!
« Chez moi te voilà donc! » Et souriante, alerte,
Elle va, vient, s'agite en soins multipliés,
Ouvre les deux battants de sa persienne verte,
Et dépouillant ses fleurs elle en jonche ses pieds.
Puis sur le froid plancher tendant son petit châte
Elle y pose sa table, elle met le couvert,
S'excuse en rougissant de la chère frugale,
L'embrasse, pleure et rit tandis qu'elle le sert!
Quel ineffable orgueil de donner un asile
Au poète malade et pauvre; avec ferveur
Elle prodigua tout : soins d'amante et de sœur,
Grâce, travail, gaieté, trois jours dura l'idylle;
Le quatrième il fut dédaigneux et brutal,
Le cinquième il força Mariette à le suivre,
Enfin il la battit un soir qu'il rentrait ivre :
Elle se retrouva dans le cercle fatal.

De cette impure vie, ombre désespérée,
Tu descends avec lui dans sa tombe murée,
O triste Mariette! et l'air calmant du soir
Ne te rafraîchit plus dans ta morne attitude.

Souvent, pour attendrir cette âpre solitude,
Tu rêves d'un enfant qu'il serait doux d'avoir !
Ah ! si comme rançon de ta torture amère
Son fugitif amour eût pu te rendre mère !
Si quand tout est muet dans tes nuits de douleur
Une petite voix répondait à ton cœur !
Si quand tes bras tendus n'étreignent que le vide
Tu sentais les baisers d'une lèvre candide !
Mais hélas ! cet enfant qu'appelait ton amour,
Peut-être il serait mort sans avoir vu le jour !
La vie a son tombeau dans le sein qui tressaille,
On rejette au néant l'être à peine formé,
Et l'on dérobe une âme au Dieu qu'elle eût aimé :
De la maternité la débauche se raille !

Si l'on prêtait l'oreille au murmure des nuits,
Partout on entendrait une plainte de femme ;
Nos sanglots ont des voix, nos douleurs ont une âme
Qui gémit, et que l'homme étouffe de ses bruits.
Lui cependant s'il souffre ou reçoit un outrage,
Il s'indigne, il éclate, il arme un bras vengeur,
Et c'est du sang qu'il faut aux larmes de son cœur ;
Quand un tyran l'irrite, il brise l'esclavage :
Pour l'injure amassée et pour les maux soufferts,
Il a ses rédempteurs lorsque l'heure est sonnée !
Nous, hélas ! au malheur faible race enchaînée,
Comme nous y naissons, nous mourons dans les fers !

XVII.

Des ténébreux faubourgs quand l'émeute accourue,

Métal en fusion ondoyait dans la rue,
Quand fumait dans les airs, comme un volcan qui bout,
Le grand souffle flottant des poitrines humaines,
Lave où grondent les flots des douleurs et des haines,
Lionel avait peur : Mariette debout,
Fière, le cou tendu, dilatait sa prunelle
Et sentait s'agiter l'âme du peuple en elle.
L'abandon, le malheur, les affronts insensés
Sur elle aussi s'étaient lentement amassés !
Comme lui sous le joug elle s'était pliée ;
Mais redressant soudain sa tête humiliée,
Dans ses yeux un éclair de vengeance avait lui,
Elle eût voulu punir et frapper comme lui !
Son sein était gonflé d'une sainte colère,
En songeant à ses sœurs d'angoisse et de misère
Qu'on flétrit, qu'on bafoue et qui n'ont qu'à mourir.
Vers cette foule armée elle eût voulu courir,
Et dirigeant son bras qui châtie et qui tue,
Lui crier : « Oh ! vengez vos filles et vos sœurs,
« Frappez les débauchés, ce sont nos oppresseurs ;
« Frappez celui qui m'a torturée et battue.
« Au lieu d'aller briser quelque trône de roi,
« Brisez l'impureté ! Tuez-le, vengez-moi ! »

Mais la pitié venait suspendre l'anathème ;
En le voyant, aux cris qui montaient du dehors,
Si pâle, si défait, si frappé par lui-même,
Et le front inondé de la moiteur des morts,
Elle s'attendrissait ; c'est avec ce visage
Que la première fois il tomba dans ses bras.
Dans son cœur outragé survivait cette image,

Et dix ans de douleur ne l'en effaçaient pas.
La vengeance!... oh! jamais! contre ce corps débile
Elle était impossible, elle était inutile.
Déjà comme un supplice, implacable et rongeur,
Le mal dont il mourait s'était fait son vengeur!

Il devenait une ombre, et sa décrépitude
S'acharnait aux désirs qu'il n'assouvissait plus.
Des fantômes lascifs peuplaient sa solitude,
Chaque femme attirait ses vœux irrésolus;
L'été, comme un vieillard que le temps courbe et glace,
Lorsque dans les jardins il cherchait le soleil,
Si quelque jeune fille au visage vermeil
Passait en répandant son sourire et sa grâce,
Il marchait sur ses pas, y recueillant, jaloux,
Comme une fraîche odeur d'amour et de jeunesse;
L'hymen longtemps raillé, mais que vieux on caresse,
Attendrissait son cœur; il se rêvait époux!
Quelques larmes roulaient sur sa joue amaigrie!
Il pensait ardemment : « J'aime! il n'est pas trop tard! »
Et croyant au réveil de sa force tarie,
Il courait, puis soudain il s'affaissait vieillard!
Ainsi le trépassé doit avoir dans la tombe,
Comme un ressouvenir de vie et de clarté,
Il s'agite, il se lève, en poussière il retombe,
Et le néant le rend à l'immobilité!
D'autres fois, vers le soir lorsque Paris s'éclaire,
Quand les voitures vont en tous sens par milliers,
Que les théâtres pleins ruissent de lumière,
Et que des grands hôtels brillent les escaliers,
Tout à coup s'animant à ces lueurs de fête,

Par sa pauvre servante il se faisait vêtir :
Elle nouait ses croix, elle frisait sa tête,
Et de chez lui, livide, on le voyait sortir.
Dans les mêmes salons qui fêtaient sa jeunesse
Il entrait comme un spectre, et, soudain châtié,
Les femmes l'accablaient de la tendre pitié
Que familièrement on donne à la vieillesse.
Et s'il allait quêter, débauché langoureux,
Quelque semblant d'amour au détour des coulisses,
De leurs petites mains les moqueuses actrices
Pinçaient sa peau ridée ou couvraient ses yeux creux.
Il était poursuivi, durant son insomnie,
Par les impuretés qu'il fit ou qu'il rêva,
Et souvent s'échappaient de sa bouche ternie
Des mots de Louis-Quinze et de Casanova.

Seule, près de son lit où l'enchaînait la fièvre,
Mariette veillait : il est sien nuit et jour
Maintenant... L'œil éteint, le délire à la lèvre,
Il n'a plus que ses soins et que son pauvre amour.
Plus de banquets bruyants, et plus de courtisane ;
Sa sœur rougit de lui, ses amis en sont las ;
On l'évite, on le fuit, seule elle ne fuit pas :
Elle sent que sur lui la destruction plane.

XVIII.

Un vent mystérieux nous pousse à l'inconnu,
De nos cieus assombris disparaît chaque étoile ;
Rapide tisserand qui se hâte à sa toile,
Le temps se précipite et le terme est venu.

C'était hier encor que notre douce mère
Autour de ses doigts blancs enroulait nos cheveux,
Calmaït de ses baisers notre plainte éphémère,
Et caressait le songe où s'envolaient nos vœux.
C'était hier : la terre en robe purpurine
Mêlait sa fraîche haleine au printemps de nos cœurs,
Et nos premiers transports de tendresse divine
Aux brumes des vallons dansaient en légers chœurs.
Oh ! la suavité des naissantes délices
Quand l'âme est attirée aux saveurs du désir,
Comme la blonde abeille aux parfums des calices ;
Oh ! le monde à savoir ! l'idéal à saisir !....
L'amour nous illumine et Dieu nous accompagne,
On plane, impatient d'air et d'immensité ;
Puis, les cieus entrevus on descend la montagne :
Tout est sombre au versant, tout est aridité.
Des pures visions le rayon se retire,
Les sommets ont fléchi comme des sables mous ;
Ce n'est plus à l'espoir que l'on nous voit sourire,
C'est à nos souvenirs flottants derrière nous.
Les larmes ont terni la fleur de nos années
Comme l'orage aux fruits enlève leur duvet.
Voici venir le temps des heures consternées,
Solitude au foyer et spectres au chevet.
Notre deuil s'éclaircit de lueurs fugitives ;
Les caresses d'enfants, leurs regards éblouis,
Font monter dans nos cœurs comme les voix plaintives
Des jours insoucieux si vite évanouis.
Nous passons, nous passons, et la mort nous emporte
Quand tout est froid en nous, quand déjà l'âme est morte ;
Ainsi le bûcheron prend sur son dos courbé

Le bois dont le feuillage en automne est tombé.

Lionel atteignit cette heure désolée
Où nous touchons la rive incertaine et voilée.
L'égarément flottait sur ses traits amaigris,
Des gestes de terreur s'alternaient à ses cris,
Ses cheveux se collaient sur ses tempes livides,
Ses yeux étaient profonds comme s'ils étaient vides ;
Et sa voix, où déjà le râle vient courir,
Stridente, répétait : « Je ne veux pas mourir ! »
A genoux sanglotait et priait Mariette :
Hélas ! depuis quinze ans elle n'a pas prié !
Comme la Madeleine , en affaissant sa tête,
Elle disait : « Dieu bon ! sauvez-le par pitié ! »
Tant d'amour éclatait sur sa pâle figure ,
Qu'irrésistible alors en devint la beauté :
Lionel se redresse ébloui de clarté ;
Il la voit qui rayonne et qui se transfigure ;
Les bras tendus vers elle en extase penché ,
Des grandeurs de son âme il la voit revêtue :
« Oh ! c'est donc toi l'amour que j'avais tant cherché ?
« Oui, l'épouse, c'est toi ! viens ! je t'ai reconnue ! »
Et de ses doigts raidis au sien il met l'anneau
Que mourante à sa main avait passé sa mère ;
Puis il l'enchaîne à lui d'une étreinte dernière ,
Comme pour l'emporter sur son cœur au tombeau !

XIX.

Paris resplendissait d'une de ces journées
Où sous le vif éclat d'un soleil du Midi,

Les vitres des maisons brillent illuminées ;
Un or fluide court dans le fleuve attiédi,
Et sur les boulevarts, scintillants de lumière,
Dans les jardins fleuris, sur les ponts, sur les quais
Qui vont du Champ-de-Mars à la Salpêtrière,
Passent les promeneurs épanouis et gais.
Malgré le sombre amas des douleurs qu'il abrite,
Le sinistre hôpital au dôme de plomb noir,
Dans son nid de verdure est attrayant à voir
Par un de ces jours chauds où tout vit et palpite.
Les joyeux cabarets y chantent à l'entour ;
Les enfants du quartier s'ébattent à sa porte,
Et sur les blancs pavés de son immense cour
Des chèvres au poil roux vont broutant l'herbe morte.
Mais là tout bruit se tait ; sur le fond du ciel bleu
La chapelle octogone au soleil étincelle,
Et sa lueur s'étend comme un regard de Dieu
Vers les longs bâtiments déroulés derrière elle.
Sous ces murs nus, que rien ne saurait égayer,
La détresse a parqué six mille vieilles femmes ;
Mortes encor debout, débris de corps et d'âmes,
Ossuaire vivant plus triste qu'un charnier,
Restes de la débauche et de la servitude,
Drames froids et muets comme leur attitude.
Ce beau jour sur leurs yeux fait peser le sommeil ;
Sur ces bancs alignés, assises au soleil
Elles ne parlent pas. Leur pensée engourdie
Retombe sur leur cœur en lave refroidie,
Et sous l'affaissement du visage et du corps
Semblent ensevelis tous les sentiments morts.
On n'entend pas leur plainte, on ne voit pas leurs plaies,

Quelques-unes, peut-être, ont des figures gaies ;
Elles ne montrent pas des os sous les haillons,
Ni la hideuse faim dans ses convulsions.
Pourtant le cœur se serre à ce morne assemblage
De tous ces chefs branlants de vieilles du même âge !
Avec plus de misère, oh ! qu'il leur vaudrait mieux,
Aux champs avoir vieilli sous le chaume en famille,
Au milieu des enfants d'un fils ou d'une fille,
Grand'mère qu'on harcèle avec des cris joyeux.
C'est la peine et le bruit : mais on ne meurt pas seule ;
Comme un écho de vie au néant dérobé,
Le nouveau-né sourit au trépas de l'aïeule,
Lorsque la mort s'abat sur son vieux front courbé.

Mais ici, sous leurs yeux, pas d'enfant qui s'élève,
Pas de jeunes amours leur réchauffant le cœur,
Pas de danse le soir, faisant danser en rêve
Leur premier amoureux et leur premier danseur.
Rien ne dérobe plus la tombe à leur vieillesse :
Toutes en se voyant voient la mort accourir ;
Leur marche qui fléchit, leur tête qui s'affaisse,
Se disent en passant : « Ma sœur, il faut mourir ! »
A l'heure des repas, dans les longs réfectoires,
S'ouvrent, sans se parler, mille bouches sans dents ;
Partout vont s'agitant des mains sèches et noires ;
Partout des fronts ridés, partout des cous pendants.
Dans les salles, la nuit, sur leurs lits parallèles,
Couvertes du drap gris qui dessine leur corps,
Elles semblent dormir, se regardant entr'elles,
Dans le grand cimetière où l'on couche les morts.
Au loin le vent se plaint et les arbres frémissent,



La cloche retentit à chaque heure qui fuit ;
Plus près montent les cris des folles qui rugissent
Comme des loups hurlants qui rôdent dans la nuit !

XX.

Elles sont toutes là les pauvres insensées ,
Holocauste oublié de misère ou d'amour.
Avec leur regard fixe , allant de cour en cour ,
Elles semblent chercher des traces effacées.
Le soleil les attire , et , par ce jour d'été ,
S'accroupissent aux murs les pâles idiots ,
Chantant un refrain gai sur de plaintives notes ,
Ou grimaçant en pleurs un sourire hébété.
Parfois se relevant , elles courent ensemble
Poussant des cris aigus comme le chat-huant ;
Ou bien , pris d'un frisson , tout à coup leur corps tremble ,
Et sans but dans l'espace elles vont se ruant.

Dans la cour la plus sombre et la plus retirée ,
Close avec de hauts murs hérissés et rugueux ,
On enferme à l'écart , bande pestiférée ,
Celle dont la folie a des bonds furieux.
Là , sous le triste abri de vieux arbres sans branches ,
Qui n'ont plus qu'au sommet un feuillage amaigri ,
Gisent , couverts de chaux , comme des tombes blanches ,
Les cabanons épars sur le gazon flétri.
Le soleil commençait à baisser ; quelques folles
Allongeaient leur cou hâve à travers les barreaux ,
Glapissant ou criant de bizarres paroles ,
Et se tordant le corps dans leurs rudes sarraux.

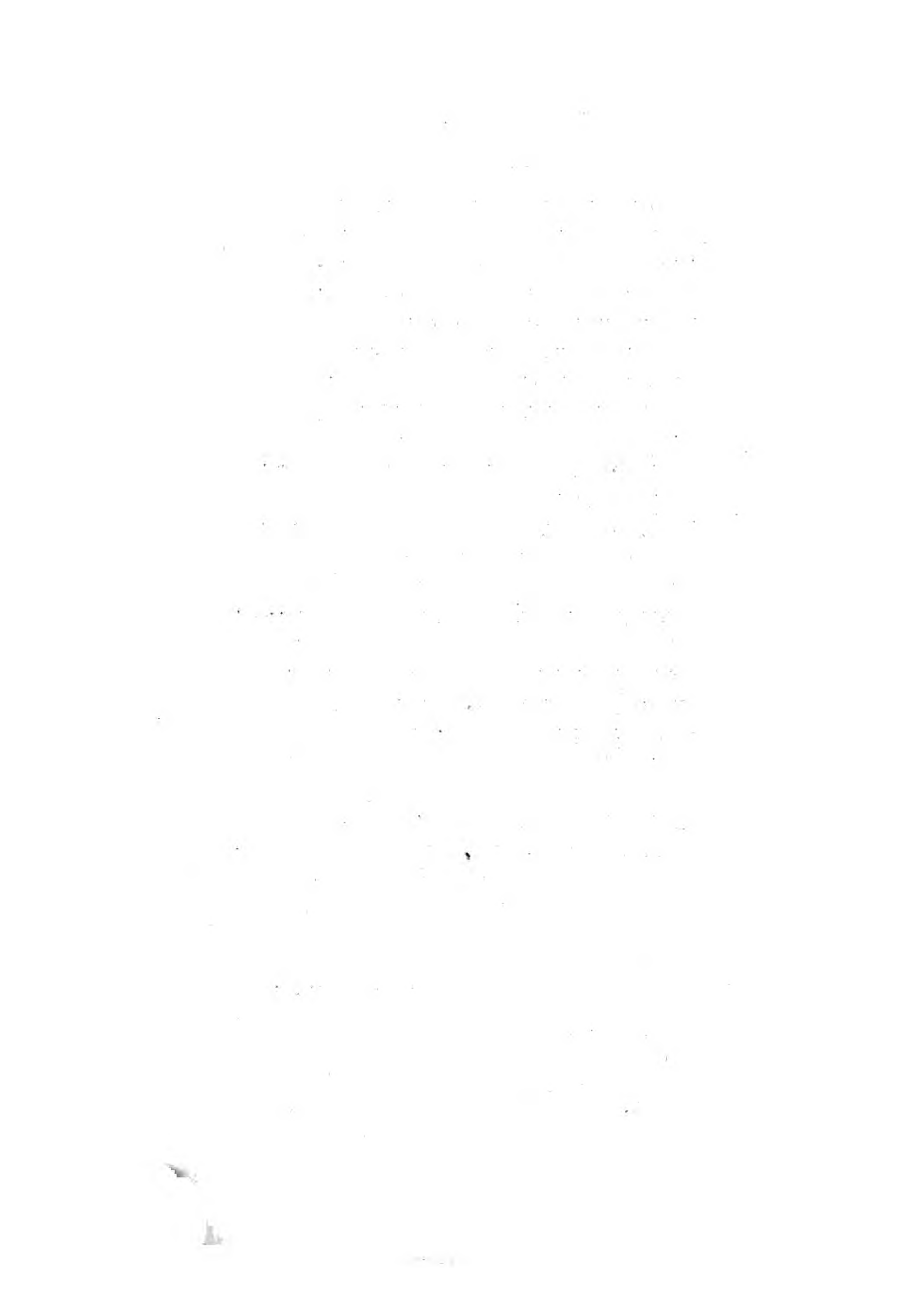
Pantelantes, debout contre le tronc des arbres,
Bouche ouverte, œil hagard, d'autres faisaient penser,
Dans leur fauve attitude, à ces étranges marbres
Qu'en un cloître gothique on voyait se dresser.
C'est ici qu'on jeta la pauvre âme en ruines,
Qui vécut pour aimer et pour se dévouer.
Mariette était là, pieds nus sur les racines
D'un orme où les moineaux se plaisaient à jouer.
Ses bras liés pendaient sous sa chemise rousse,
Ses os en saillaient comme au drap d'un cercueil;
Jusqu'au sol ses cheveux, tels qu'un voile de deuil,
Traînaient y ramassant des brins d'herbe et de mousse.
Ses regards se perdaient dans le couchant en feu,
La sueur ruisselait sur sa face tranquille,
Et, sans son vêtement qui s'agitait un peu,
On l'eût cru morte, tant elle était immobile.
Si doux et si placide est son égarement,
Qu'on se demanderait si cette femme est folle,
Et pourquoi l'on revêt de l'âpre camisole
Ses membres délicats au léger mouvement?
C'est qu'avec frénésie, aussitôt qu'elle est libre,
Son cou, ses bras, ses pieds, s'agitent pour monter,
Et qu'un souffle d'en haut, qui dans son âme vibre,
Sur ses ailes la prend comme pour l'emporter.
Les arbres, les grands murs, les toitures l'attirent;
Dans l'écorce fendue et les moellons disjoints,
Elle enfonce ses doigts : ses ongles s'y déchirent,
Et comme des crampons elle y crispe ses poings.
La douleur l'aiguillonne et l'obstacle l'anime;
Elle veut s'affranchir de sa morne prison,
Ainsi qu'un oiseau libre aller de cime en cime,

Plus loin que le nuage et le vaste horizon.
Ce jour-là, cependant, immobile statue,
On eût dit qu'à son rêve elle avait renoncé;
Son cœur seul s'agitait. A travers l'étendue
Par le vol de l'extase il s'était élancé.
Vers quelle vision monte donc son sourire?
Quel éclair tout à coup l'inonde de clartés?
Vibrante dans les airs, quelle voix vient lui dire
Des paroles d'amour et de félicité?
D'un éclat inconnu se revêt l'humble fille,
En orgueil s'est changé tout ce qui fut affront,
Sa souffrance aujourd'hui, c'est sa beauté qui brille,
Ses larmes sont les fleurs qui couronnent son front.
Ses sanglots ignorés sont des chants magnifiques
Que ceux de son amant n'égalèrent jamais;
Elle plane sereine, et ses beaux pieds mystiques
De toutes les grandeurs vont foulant les sommets;
La terre a disparu.

L'on riait autour d'elle,
Elle n'entendait pas, et plus obstinément
Au zénith se tendait son ardente prunelle.
Des visiteurs joyeux passaient en ce moment!
Sous le bras d'un jeune homme une femme encor belle,
Des sombres cabanons s'approche en minaudant :
« Horreur! » murmura-t-elle. Aux folles cependant,
Rieuse, elle touchait du bout de son ombrelle.
Mais quand elle parvint à l'arbre où s'appuyait
Mariette livide et tout échevelée,
En poussant un grand cri, loin du spectre muet,
La dame, avec terreur, soudain s'est reculée.

A ce cri, qui sembla réveiller sa raison,
S'abaissent flamboyants les yeux de Mariette;
Sinistre, elle tressaille, elle avance la tête :
Dans cette femme elle a reconnu Théréson !
Vers elle elle bondit d'un effort si sauvage
Que ses bras déliés s'agitent vers le ciel ;
Puis, calme, elle lui tend avec un doux visage
Sa main frêle où brillait l'anneau de Lionel.
Mais l'autre, épouvantée, à l'écart se retire,
En criant : « Sauvez-moi ! j'ai peur ! enchaînez-la ! »
Tandis que Mariette, avec un joyeux rire,
Murmure : « Descends donc, Théréson, me voilà !
« Le soleil est levé, lève-toi, paresseuse ;
« L'ouvrage commencé nous attend au château ;
« Oh ! le beau jour de juin ! oh ! la vallée ombreuse !...
« Viens voir le Rhin courir derrière le coteau !
« Ah ! ah ! le joli livre, un parfum s'en exhale !
« Il est rouge et brillant, on dirait une fleur. »
Et de ce jour lointain l'ivresse virginale
Tandis qu'elle parlait remonta dans son cœur !....

Théréson disparut frémissante, inquiète ;
Dans son cabanon sombre on jeta Mariette.



LA RELIGIEUSE

TROISIÈME RÈCIT

I

Ce n'était pas un vieux couvent gothique
Au cloître obscur en arceaux déroulé
Et dont l'aspect saint et mélancolique
Poussait vers Dieu chaque cœur désolé ;
Un de ces vrais et sombres monastères
Qui de l'amour abritait les misères,
Où s'enfuyaient La Valière et Rancé,
Où le vivant n'était qu'un trépassé.

Dans un pays plat à lignes blafardes,
Sans horizon, sans soleil, sans rocher,
Plein du brouillard anglais qui vient nicher
Sous les marais des campagnes picardes ;
Vers les confins d'une ville au ton gris,
Quatre murs nus flanquaient un grand logis ;
Dans l'un des quatre, une porte en bois jaune
Portait au front le christ et la madone ;
Et par un jour d'automne sans chaleur
Qui présageait un long hiver précoce,
Comme un mourant glacé sous sa pâleur
Avant la mort sent le froid de la fosse ;
Par ce jour triste, un cantique pieux

Que répétaient des voix douces et grèles,
Vibrant dans l'air ainsi que des bruits d'ailes,
Montait en chœur de ces murs spacieux !

Le chant venait d'une blanche chapelle
Sans découpure à son massif portail,
Sans clochetons, sans ogive en dentelle,
Et sans vitraux au transparent émail.
Nue au dehors et de chaux fraîche enduite,
Tout éclatante elle était au dedans,
Et ce jour-là, dans sa nef trop petite,
L'autel brillait sous les cierges ardents ;
Un archevêque au pied du tabernacle
Était debout, et les enfants de chœur
Des encensoirs agitaient la vapeur,
Et de l'hostie embaumaient le miracle.
Le long des murs, les nonnes à genoux,
En rang pressés dans leurs stalles de chêne,
Cachaient leurs fronts sous leur voile de laine,
Et sur le sein se frappaient de trois coups.
Sous un drap noir au milieu de l'enceinte
Un grand cercueil se dessinait en croix ;
Et sous ses plis semblait courir la plainte
D'un corps vivant qui priait à mi-voix.

Tout à l'entour de fraîches jeunes filles,
En souriant, répétaient l'oraison ;
On devinait que pour elles les grilles
Ne seraient pas l'éternelle prison ;
L'œil s'arrêtait parmi ces blonds visages
Sur une enfant rose, aux fins cheveux bruns,

Aux grands yeux bleus pleins d'amoureux nuages,
Et qui, rêveuse, aspirait les parfums.
Tandis qu'au fond du brillant sanctuaire,
Calice en main, le prêtre évoquait Dieu,
Et qu'agitée en son lit funéraire,
De la novice on entendait le Vœu...

La belle fille au sourire extatique,
Qui savourait les senteurs de l'encens,
En répétant le verset du cantique
Dans un doux rêve avait plongé ses sens :
Elle voyait une église éclairée
Par un soleil splendide et réchauffant,
Et vers l'autel elle marchait parée
Près de celui qui lui plaisait enfant ;
L'hymne divin, l'orgue à la voix confuse,
Vibraient aussi saintement cadencés,
Non pour pleurer sur une humble recluse,
Mais pour bénir les heureux fiancés.
L'ardente vierge aux yeux clairs et candides
Voyait passer les fêtes de ce jour ;
Danses et chants sous les bois des Florides,
Nuit radieuse où souriait l'amour.
Son cœur d'enfant, mais son cœur de créole,
De ce doux rêve était tout frissonnant,
Et le désir dans son extase molle,
Éclair subit, allait l'illuminant ;
Triste en ce cloître où sa tante est abbesse,
Sous ce ciel froid elle a pleuré souvent,
Mais dans un mois son esclavage cesse,
Sa mère arrive et l'enlève au couvent !

Pour l'Amérique on part, on la marie,
Soleil, amour, brillent devant ses yeux ;...
Elle poursuit ainsi sa rêverie
Et la novice a prononcé ses vœux.

II

Que l'été brûle ou que l'hiver frissonne,
Par la campagne ou la cité courant,
Passe toujours fatal et monotone
Un voyageur semblable au Juif-Errant :
Son sac de cuir huché sur son épaule,
Son chef courbé sous son chapeau ciré,
Trottant rapide appuyé sur sa gaule,
C'est le facteur au regard effaré.
Sans prendre haleine il va de porte en porte,
Remet sa lettre et part insoucieux,
Ne songeant pas que peut-être il apporte
Le désespoir dans un logis joyeux.
Or, par ce jour glacial de novembre,
Où le soleil est comme un globe d'ambre,
Dans les sentiers dont l'herbe jaunissait,
Fumant sa pipe, un vieux facteur passait.
Vers le couvent il marche avec vitesse,
Sonne au guichet, et laisse pour l'abbesse
Un pli couvert par un timbre étranger ;
Puis il repart, l'agile messenger.

III

Lorsqu'en ses mains on remit cette lettre,
L'abbesse était auprès de Monseigneur,

Pour son couvent remerciant le prêtre
Dont la présence était un grand honneur.
Du cachet noir elle aperçut l'empreinte,
Et l'archevêque, observant son coup d'œil,
Lui dit d'ouvrir cette lettre sans crainte
Et qu'il prendrait une part de ce deuil.
Elle brisa le papier, devint blême ;
Mais refoulant tout sentiment mortel :
« Dieu près de lui rappelle ceux qu'il aime ;
« Ma sœur est morte ; elle a la paix du ciel,
« Murmura-t-elle, et l'on me fait connaître
« Que rien ne reste à ses deux orphelins. »
— « Je prendrai soin du garçon, dit le prêtre ;
« Vous garderez la fille entre vos mains. »
La fille était cette pensionnaire
A l'âme tendre et pleine de langueur,
Et le garçon, un petit tapageur
Qu'épouvantait le joug d'un séminaire ;
Il dut pourtant remplacer l'habit bleu,
Le chapeau rond du collège profane,
Par le tricorne et la vieille soutane
D'un gros abbé décédé depuis peu ;
Elle, si belle en sa grâce indolente
Quand son cou blanc s'inclinait à demi,
Vêtit la bure et devint postulante ;
On la nommait déjà : sœur Noémi...

De ces enfants laissés dans la détresse
Ayant ainsi réglé le sort entre eux,
Le prélat crut, de même que l'abbesse,
Servir l'Église et faire deux heureux ;

Ils ont le pain du corps, celui de l'âme,
Paix ici-bas, béatitude au ciel,
Que leur faut-il? Il leur fallait la flamme
De leur soleil et du cœur maternel!
Il leur fallait ce que jeune l'on rêve,
Désirs riants et lointains horizons,
Amour, bonheur, dont nous nous embrasons,
Mirage, hélas! que le temps nous enlève,
Mais qu'à quinze ans on poursuit éperdu...
Il leur fallait le beau chant entendu
Par chaque cœur insatiable, immense,
Doublant la vie en son efflorescence.
O chastes fleurs de l'âme et de l'esprit,
On vous détruit dès votre fraîche aurore!
L'hiver jaloux des bourgeons près d'éclorre
Dépouille ainsi l'amandier qui fleurit.

IV

Le long d'un mur, sous la maigre charmille,
Où vers midi filtre un soleil sans feu,
Un an plus tard la pâle jeune fille
Était assise et semblait prier Dieu;
Elle roulait dans sa main blanche et fine
Un chapelet noir à tête de mort,
Dont les gros grains battaient sur sa poitrine :
Son doigt mouvant paraissait un ressort,
Car immobile, et comme inanimée,
Sous son long voile elle baissait les yeux,
Et dans sa robe aux grands plis anguleux
En un suaire on l'eût dite enfermée.

Où donc se perd son œil à demi clos,
Ainsi livide à quoi donc pense-t-elle ?
Son pauvre cœur, dans sa torpeur mortelle,
Du sentiment a perdu les échos.

La liberté, dit-on, nous fut donnée
Par le secret qu'Ève sut du serpent ;
Notre âme, hélas ! de tant d'autres dépend
Qu'au demeurant elle reste enchaînée.
D'abord aveugle en ses vagues instincts,
Ne sachant pas comme au joug on résiste,
On voit plier chaque âme faible et triste
Qui s'engourdit sous ses désirs éteints.

De Noémi redemandant sa mère,
Les premiers jours la douleur fut amère ;
Ses pleurs, ses cris remplirent le couvent :
L'abbesse eut peur de ce chagrin vivant.
Elle employa la douceur et la crainte,
Parla du ciel, menaça de l'enfer,
Comme un bienfait dit que la douleur sainte
Nous vient de Dieu pour dompter notre chair.
Puis d'heure en heure aux discours de l'abbesse
Vint s'ajouter celui de chaque sœur ;
Et pour soumettre enfin l'âme en détresse
Tonna la voix du fougueux confesseur :
« C'est un bienfait que le monde se ferme,
« Répétait-il, à vos désirs d'enfant ;
« Sans trébucher vous irez d'un pas ferme
« Au paradis du chrétien triomphant ! »
Et l'aumônier se plaisait à décrire

Ce ciel visible à ses regards pieux :
Les séraphins y chantent sur la lyre ,
La vierge y trouve un époux radieux ;
Au front de Dieu des soleils magnifiques
Plus éclatants que celui des tropiques
En nimbe d'or flottent incessamment ;
Les chérubins, dans ce rayonnement,
Voilant leur tête entre leurs blanches ailes,
Laissent tomber des roses de leur main ,
Et par essaims les âmes des fidèles
Jusqu'au Très-Haut se tracent un chemin.
Là, dans un centre où Dieu palpite et brille ,
Tout est extase, amour, suavité ;
Ce paradis est réservé, ma fille,
A ceux qui font vœu de virginité.

De ce sermon l'innocente novice
Entendit mieux la forme que l'esprit,
Et dans son deuil, comme un lieu de délice,
Le ciel chrétien à ses regrets s'offrit :
Les jours heureux que lui promit la terre,
L'amour rêvé qu'elle n'a pu saisir,
Là-haut, là-haut lui gardent leur mystère,
Et sous sa foi s'abrite son désir !
Par son espoir sa douleur apaisée
Fut plus facile à dompter saintement ;
La règle vint sur cette âme brisée
Jeter sa glace et son affaissement :
Quand minuit sonne il faut chanter matines :
Quittant leur lit et frappant leurs poitrines,
Les pâles sœurs longent le corridor ;

Quand vient le jour leur sommeil cesse encor.
C'est la prière, et la messe, et l'office ;
C'est, après Dieu, le soin de la maison ;
Puis les enfants à qui chaque novice
Fait tour à tour réciter leur leçon.
A ce labeur succède le silence,
Le chapelet, la méditation,
La discipline unie à l'abstinence
Soumet du corps toute rébellion ;
Le jour est clos, la nuit est revenue,
Il faut dormir après avoir prié,
Et l'âme ainsi bridée et contenue
Est un fruit mort sous le pressoir broyé.

Essaim captif aux ruches des cellules,
Ombres glissant sous les cloîtres glacés,
Les voyez-vous ces mornes somnambules
Les bras raidis et les regards baissés ?

Par ce matin d'un été qui s'efface
Toutes erraient au jardin qui jaunit,
Et l'orpheline, immobile à sa place,
Roulait toujours son chapelet béni.
Quelques enfants tantôt l'ont appelée,
L'on aurait dit qu'elle n'entendait pas ;
Mais une élève, en lui tendant les bras,
Est accourue au travers d'une allée :
« Sœur Noémi, je viens te dire adieu, »
Criait gaîment la folle jeune fille ;
« Je vais revoir ma mère et ma famille,
« Vivre à Paris !... Suis-je heureuse ! oh ! mon Dieu !

« Regarde donc comme me voilà belle ! »
Et l'étourdie agitant son ombrelle
Montrait sa robe aux riantes couleurs
Et son chapeau tout couronné de fleurs.
A cette voix la novice tressaille,
Ouvre les yeux, devient plus pâle encor,
De sa compagne elle enlace la taille,
Presse ses mains, baise ses cheveux d'or :
« Oh ! ne pars pas ! ne pars pas, Caroline !
De notre classe il ne restait que toi ;
Oh ! par pitié, répétait l'orpheline,
Ne t'en-va pas ! ou bien emmène-moi ! »

Son pauvre cœur, qui venait de renaître,
Tempétueux éclatait en sanglots ;
Sous la douleur qui ranimait son être
Les souvenirs montaient comme des flots.
Oh ! si sa mère eût abrité sa vie,
Tout le bonheur qu'en ce jour elle envie
Sur sa jeunesse eût pu briller aussi ;
Hélas ! hélas ! il faut mourir ici !

Ce dernier cri de son âme en détresse
Fut étouffé par la voix de l'abbesse,
Qui rappela l'élève, et brusquement
Les sépara dans leur embrassement.

V

L'abbesse avait passé dans sa jeunesse
Par les langueurs que sentait Noémi,

Mais les échos de sa propre tristesse
Ne vibraient plus dans son cœur affermi.
L'humble troupeau qu'elle tient en tutelle
Lui paraissait tout un peuple à régir ;
L'autorité, si petite soit-elle,
Endurcit l'homme en le forçant d'agir ;
L'action vient chasser la rêverie :
Le corps actif calme l'esprit dompté ;
Par l'importance et par la brusquerie
On se revêt d'insensibilité,
Et si l'ennui soumet chaque novice,
Chaque professe, après ses vœux jurés,
Se sent plus libre, et de son sacrifice
Voit s'alléger les chaînes par degrés.
Jusqu'à la tombe elle se croit liée,
Dans l'esclavage elle établit son sort,
Mais de son âme, à la règle pliée,
Chaque penchant en secret prend l'essor.
Sous le cilice et sous l'habit de bure
Toutes bientôt trahissent leur nature,
Et le regard, qui va les observant,
Revoit le monde à l'ombre du couvent :
L'une, âme tendre est toute à la prière ;
L'autre rapace et d'humeur tracassière,
Gère les biens de la communauté ;
L'autre, friande, a mis sa volupté
Dans les secrets succulents de l'office ;
De celle-ci priser est le délice ;
Et la sanguine, au jeune cœur ardent,
Du chapelain a fait son confident.
Chacune ainsi, comme un pion dans sa case,

Se meut d'aplomb sans troubler son esprit ;
Mais celle-là, que l'idéal embrase,
N'a point de place au damier circonscrit.

VI

Elle avait fait ses vœux. — Pieuse et douce,
Elle espérait goûter la paix du ciel,
Et d'une vie heureuse et sans secousse
Tourner vers Dieu chaque désir mortel.
Elle espérait, sous les cloîtres humides,
Ne plus songer au soleil des Florides ;
Aux pieds du Christ, le beau crucifié,
Elle espérait, après avoir prié,
Sentir un jour, comme sainte Thérèse,
Fondre en amour le trouble qui lui pèse.
Seule immobile on la vit bien des fois,
Au jour tombant, quand sa tâche était faite,
Son voile noir rabattu sur sa tête,
Devant l'autel pleurer les bras en croix ;
Le ciel chrétien si doux, si délectable,
Ne s'ouvrait point à ses sens éperdus,
Et d'ici-bas les plaisirs défendus
L'épouvantaient par leur attrait coupable ;
Lorsque son âme au sein du confesseur
Allait verser son ardente détresse,
Il lui citait l'exemple de l'abbesse,
Qui de la foi savourait la douceur.
« La sainte abbesse est de votre famille ;
« Imitez-la, fuyez l'esprit du mal, »
Lui disait-il, « et quelque jour, ma fille,

« Vous porterez son anneau pastoral ! »

Guider autrui, recevoir charge d'âmes,
A l'humble enfant semblaient des soins trop lourds,
Elle, inhabile à contenir les flammes
D'un cœur aimant qui demandait secours.
A cet espoir de puissance claustrale
Ce cœur troublé ne se dilatait point ;
Toujours en rêve, il s'élançait au loin
Sur les grands flots de sa plage natale.
Dans le jardin, sur un tertre écarté,
Livrant son voile au souffle de la brise,
On la voyait, le soir des jours d'été,
Continuer l'extase de l'église ;
Parfois des cieux son regard se penchant,
Plongeait ému dans la triste vallée ;
Une maison qu'ombrageait la saulée,
S'illuminait sous le soleil couchant :
Blanche et petite, elle était entourée
Par un rempart de fleurs et de gazon,
Et la vapeur de la tiède soirée
Montait laiteuse au pied de la maison.
Svelte, et glissant sous la tonnelle verte,
Parmi les fleurs une femme riait,
Puis secouait d'une fenêtre ouverte
Un frais bouquet que sa main effeuillait.
Elle appelait avec sa voix câline
Un beau lecteur au pied d'un arbre assis,
Les gais propos de sa lèvre enfantine
Interrompaient les vers et les récits.
Lui, rencontrant ce regard qui l'enivre,

Courait vers elle et laissait là le livre ;
Puis dans la nuit, la nuit fait tout oser,
On les voyait se donner un baiser.
Qui donc sont-ils ? leur cœur vit , leur cœur aime,
Et la nature abrite leurs beaux jours ;
Et Noémi croit sentir elle-même
La volupté des premières amours !
Pâle et craintive, abaissant ses longs voiles,
Elle tourna son cœur brûlant vers Dieu ;
Le froid des nuits, le calme des étoiles
Lui paraissaient des effluves de feu ;
Et tout le soir inquiète et confuse,
Elle pria ; son rêve fut dompté ;
Mais en dormant, dans son lit de recluse,
Elle avait peur de sa propre beauté.
Pour s'affermir dans la grâce divine,
Elle prenait en main sa discipline ;
Et sous les dards et les langues de fer,
De son beau corps faisait crier la chair.

Qu'elles sont loin ces heures de mollesse,
Où sa nourrice, une douce négresse,
Aux flots tiédés par un jour étouffant
Avec amour baignait la blanche enfant !
Comme un rideau, sur la cuve de marbre,
Rose de fleurs s'inclinait un bel arbre,
Où la perruche et le gai colibri
Mêlaient leur yol et confondaient leur cri ;
Enfant, oiseaux, que ce moment rassemble,
Semblaient heureux de gazouiller ensemble ;
L'air du rivage, en frôlant un rameau,

Faisait pleuvoir des corolles sur l'eau,
Et les rayons qui doraient l'onde pure
Illuminaient la riante figure.

Puis, quand du bain folâtre elle sortait,
L'humble négresse en ses bras l'emportait,
Et tendrement, de sa main souple et noire,
Elle essuyait son joli corps d'ivoire :
Moelleux tissus, aromes du benjoin,
Sommeil joyeux du hamac qu'on balance,
Suavité d'une sereine enfance,
Éden natal, oh ! que vous êtes loin !

Plus de maison où le soleil circule,
Mais les murs nus d'une froide cellule ;
Plus de jardin plein de fleurs et d'oiseaux,
Mais la cour sombre avec de noirs barreaux ;
Plus de bain pur que prépare l'esclave ;
Plus de parfums durant les jours d'été ;
Ce corps terni, que jamais on ne lave,
Dans la laideur cherche la sainteté.
L'habit de laine et le rugueux cilice
Froissent la chair et meurtrissent les os ;
Les longs cheveux que baisait la nourrice
Comme aux fronts morts tombent sous les ciseaux ;
Quand Madeleine avec sa tresse blonde
Embaumait l'air près du sauveur du monde,
Des voix criaient : « Éloignez-la de vous ! »
Jésus leur dit : « Ces parfums me sont doux ! »
Oh ! la beauté c'est la forme divine
Où le cœur vibre, où rayonne l'esprit ;

Mais, oubliant sa céleste origine,
Au nom du ciel le prêtre la proscrit.
La foi moderne a traité d'impudique
Cette beauté culte du monde antique,
Et pauvre fleur qui n'ose plus fleurir,
Humiliée on la voit se flétrir.

Quelle splendide et fière créature
Notre recluse aurait été jadis !
Mais son beau corps et sa noble figure
Par sa pudeur sont aujourd'hui maudits :
Ils sont maudits, car ils troublent son âme,
Sans tressaillir elle ne peut se voir;
Son grand œil bleu qui contient tant de flamme
N'oserait pas affronter un miroir,
Et chaque jour, sa beauté qu'elle oublie
Perd de sa grâce et de son velouté :
Sous un ciel froid, les marbres d'Italie
Tombent ainsi bientôt de vétusté.

VII

Elle a trente ans, elle est mère-préfète,
Tous les enfants sont heureux par ses soins;
Ces jeunes cœurs animent sa retraite,
Elle les aime; ils l'aimeront du moins...
Hélas! bientôt ils se raillèrent d'elle;
Elle oubliait que l'enfance est cruelle
Sans le vouloir, car elle ne sait pas
Les sentiments dont on souffre tout bas;
Leurs cris, leurs jeux troublent sa quiétude;

Leur vie insulte à la mort de son cœur ;
Dans sa fatigue, on voit la pauvre sœur,
Du cimetière aimer la solitude.

Là, dans un lit de fleurs et de gazon,
En liberté vient dormir chaque nonne ;
Les nuits d'été, que cette couche est bonne !
Du cloître au moins ce n'est plus la prison.
Par la campagne, aux pâles clairs de lune,
Spectres joyeux, peut-être on va courir
Bien loin, bien loin, sans entrave inopportune,
On vole, on plane... elle voudrait mourir.
Sur une tombe où l'herbe monte épaisse,
C'était ainsi qu'elle rêvait un soir,
Quand tout à coup elle aperçut l'abbesse
Qui s'approchait comme un fantôme noir.
« Dieu, lui dit-elle, a frappé votre frère ;
Le châtiant de son lâche abandon,
Lui, qui du Christ déserta la maison
Pour se livrer aux plaisirs de la terre ;
Il est tombé sanglant dans un duel ;
De ce combat la cause fut impie,
Le ciel permet que son crime s'expie,
Et l'on m'écrit qu'on croit le coup mortel.
Il veut vous voir ; à cette âme égarée,
Ma chère enfant, allez parler de Dieu ;
Moi, je prierai pour l'indigne neveu
Qui dans ma foi m'a si longtemps navrée. »

Quittant la robe, il s'était fait soldat,
Et c'était là le crime impardonnable ;

Du joug béni tout transfuge est damnable,
Tout clairvoyant est taxé d'apostat.
Entrer au cloître ou bien au séminaire,
C'est à l'église étroitement s'unir ;
Ceux que l'on tient on sait les retenir :
Le gui s'incruste au chêne centenaire.

Le frère eut peur du sort de Noémi,
Et quand son sang bondit comme la lave,
Brisant la règle où sa sœur reste esclave,
Il ne fut pas réfractaire à demi.
Par maint amour et par mainte équipée,
Il s'illustrait dans chaque garnison ;
Mais d'un mari le fâcheux coup d'épée
Au jeune fou fit sentir la raison.
Tandis qu'au lit, sur sa fortune adverse,
Il se lamente et veut se repentir,
Voile baissé, près d'une sœur converse,
Dans un wagon Noémi va partir ;
La vapeur crie, on fuit... et sur la route,
Gais villageois, chants d'oiseaux qu'on écoute,
Troupeaux, enfants, grands bois que nous aimons,
D'un air plus libre emplissent ses poumons ;
Tous les propos qui montent autour d'elle,
Tendre entretien, caquetage étourdi,
Viennent frapper comme autant de coups d'aile
Contre son cœur si longtemps engourdi.
Sous son long voile elle reste cachée,
Laisant à peine entrevoir ses grands yeux,
Et chaque mot, même respectueux,
Fait tressaillir la pauvre effarouchée.

La grande ville où son frère l'attend,
D'un large fleuve étreint la double rive.
Le lendemain vers le soir on arrive ;
Les quais joyeux dans l'eau se reflétant
Brillent au loin ; — la foule s'y coudoie.
La promeneuse y rit au promeneur,
Et le plaisir, ce semblant du bonheur,
Sur tous les fronts fait circuler la joie.
Ce sont des voix, des chants, des cris, des pas ;
Vague rumeur montant comme la houle...
Bruits attractifs, vertige de la foule,
Quel est le cœur que vous ne troublez pas ?
Elle sentit comme une molle ivresse ;
Tous ces regards semblaient la caresser ;
Toutes ces voix ranimaient sa jeunesse
Et tous ces bras la venaient enlacer ;
Elle lisait vainement son bréviaire,
Elle baisait en vain son reliquaire ;
Contre la chair que peut l'esprit de mort ?
Souffle de vie est toujours le plus fort.

VIII

Dans une chambre où gisent pêle-mêle
Armes, shako, pantalon galonné,
Pipes, flacons, chien qui fait sentinelle,
Le blessé dort contre le mur tourné.
Dans la ruelle un joyeux camarade
Lit en fumant quelque histoire d'amour,
Lorsque la nonne, à ce déclin du jour,
D'un pas timide entre chez le malade.

Depuis quinze ans il n'a pas vu sa sœur,
Et dans l'état de sa pauvre cervelle
Il la revoit sans savoir que c'est elle,
Mais de ses soins il ressent la douceur :
Un air plus sain dans la chambre pénètre,
Elle approprie, elle déblaie un peu,
Et chaque nuit prépare au coin du feu
Les sucs bénits qui le feront renaître.
Elle le veille et prie à son chevet,
Puis invoquant quelque saint tutélaire
Sur sa blessure étend son scapulaire ;
Huit jours après, le mourant se levait.
Pour cette sœur si douce dans la peine,
Et qui le soigne avec tant de pitié,
Il sent d'abord une tendre amitié,
Mais plus dispos il la trouve une gêne.

Un soir, après avoir dit l'oraison
Devant la Vierge à l'église voisine,
Rentrant sans bruit, à travers la cloison
Elle entendit une voix féminine !
Poussant la porte imperceptiblement,
Elle aperçut dans l'ombre de la chambre
Deux bras divins qui d'un blanc vêtement
Jaillissaient nus, ceints de bracelets d'ambre !
Elle voyait dans ce collier charmant
Belle d'amour la tête de son frère.
La voix disait : « Pour te voir un moment
J'ai défié la honte et la colère !... »
Puis les baisers, les sourires, les pleurs,
De leur bonheur accompagnaient l'étreinte.

En cet instant la tendre et pure sainte
A deviné l'envie et ses fureurs.

Le voilà donc dans sa toute-puissance
Ce sentiment qu'elle entrevit un jour!
Quelle grandeur est dans sa jouissance,
Puisque la mort n'arrête pas l'amour!
Mais elle, hélas! elle, autrefois si belle,
Ne pourra-t-elle à ce flot s'abreuver?
Est-il trop tard?... l'amour fermente en elle,
Et de longs jours elle reste à rêver.
Inerte, elle a des mouvements rapides;
Le mal fatal a troublé sa raison :
Elle regarde avec des yeux stupides
Le beau sergent qui vient à la maison...
C'était l'ami lisant dans la ruelle
Le premier soir que la nonne arriva ;
Il fut toujours respectueux pour elle,
Non par vertu, mais vieille il la trouva.
La pauvre fille ignore son visage,
Et ne sait pas que son dos s'est voûté ;
Le temps, pour elle, a doublé son ravage,
La fleur captive est morte avant l'été.

Les deux amis un matin parlaient d'elle,
Et le sergent, sans se croire entendu,
D'une parole ironique et cruelle
Brisa ce cœur follement éperdu ;
Elle avait fui. — Dans sa chambre enfermée
Elle est debout en face d'un miroir ;
Elle s'y voit, et dans son désespoir

Elle se dit : « Je ne puis être aimée ! »
Son teint flétri, rouge et terne à la fois,
Ses dents qu'entoure un cercle noir et jaune,
Ses cheveux ras grisonnants par endroits,
Son front pensif qu'une ride sillonne,
Son cou rayé qui se penche en avant,
Sa belle main déformée et brunie,
Ses deux genoux à la peau raccornie,
D'elle voilà ce qu'a fait le couvent !
Levant au ciel son grand œil plein de flamme,
Seule beauté qui reste à l'humble femme,
Elle répète en son amer souci :
Il n'est que Dieu qui peut m'aimer ainsi !

L'homme hideux ou vieux, lâche satyre
Insoucieux du dégoût qu'il inspire,
A la misère achète le plaisir ;
La femme meurt étouffant son désir.

L'âpre douleur qui venait de la mordre
A ramené la recluse vers Dieu ;
La ville avait un couvent de son ordre,
Elle y courut, elle y refit son vœu.
Oh ! cette fois son désespoir la lie :
Avec terreur le monde est rejeté,
Elle voudrait hâter l'éternité
Pour dépouiller ce corps qui l'humilie.

IX

Durant les jeux où de beaux couples nus
Allaient porter leur offrande à Vénus

L'Antiquité riait à la nature ,
Et l'âme humaine en paix et sans blessure
Par chaque pore et chaque sentiment
Se pénétrait d'une ivresse soudaine ;
La volupté, comme un divin ferment ,
La dilatait et la laissait sereine.
Ouvrir sa lèvre à toutes les saveurs
Et sa pensée à toutes les lueurs ,
S'épanouir dans tout ce que l'on aime ,
C'était la force et la beauté suprême.
L'art immortel charmait ces hommes-dieux ,
Des nuits d'été les astres radieux
Les caressaient de leur lumière blonde ,
Un souffle heureux semblait bercer le monde.
Dans leur olympe au sommet rayonnant
Ils oubliaient, souriant et planant ,
La foule en bas commençant à bruire
Comme une mer qui portait leur navire.
Les pleurs, les cris en montèrent un jour,
Troublant les jeux de Rome qui chancelle ,
Et l'on comprit, quoique attrayante et belle,
O volupté ! que tu n'es pas l'amour !
L'amour complet, c'est l'immense tendresse
D'un cœur qui bat des battements de tous ,
Et qui ressent la joie ou la tristesse
De chaque écho vibrant autour de nous.
Belle et lascive en sa pourpre flottante
Quand Rome rit, ainsi qu'une bacchante ,
Aux cris de mort de ses gladiateurs ,
Sa volupté c'est l'opprobre des cœurs.
On sent déjà des plages ignorées

Venir un souffle où toutes ces grandeurs,
Lâches beautés qui masquaient des laideurs,
Se sécheront par l'esprit dévorées.
L'esprit vengeur des ivresses du corps
L'enchaînera tel qu'un esclave immonde;
Le désespoir sera l'âme du monde,
Les cœurs vivants auront le froid des morts.
Et châtié par le nouveau symbole,
L'hymen craintif de la chair qu'on immole
Cachant l'amour et ses désirs confus
Avec orgueil ne s'accomplira plus.
La sainteté condamne la nature,
L'amour se trouble, avili par la foi,
Et l'idéal de chaque créature
Est dans la mort de la moitié de soi.

Mais l'heure sonne où la lutte est finie ;
L'âme et le corps, tels que d'heureux jumeaux ,
Verront décroître et s'adoucir leurs maux
Dans la splendeur de leur belle harmonie.
D'un jeune sang noble sera le feu
Autant que l'est l'ardeur d'une jeune âme,
Un seul foyer répand leur double flamme ,
Et la nature est le Verbe de Dieu !

X

Encor croyante et simple de pensée,
Au doux Jésus la recluse s'offrit ;
Dans ses longs jours d'abstinence forcée
Elle n'eut point de révolte d'esprit.

Jamais l'étude à son intelligence
Ne fit sentir le doute et son tourment.
Elle souffrait, mais par le sentiment,
Et dans le ciel voyait sa récompense.
Elle y voyait la couronne de lis
Que chaque vierge a dans le Paradis ;
Virginité, charme de la jeunesse !
Virginité, laideur de la vieillesse,
Apparaissait la suprême vertu
Au pauvre cœur si longtemps combattu.
Un grand désir qu'avec peine on réprime,
En sainteté change l'effroi du crime.
Jésus là-haut lui tiendra compte un jour
D'avoir aimé sans goûter à l'amour ;
Car les sanglots d'un sein qui se déchire
Valent pour lui le santal et la myrrhe.

Elle adora Jésus au cœur saignant,
Au tendre cœur qu'une flèche transperce ;
Et dans ce culte où son amour se verse,
Elle s'apaise et va se résignant.
Sur un autel au fond d'une chapelle,
Dans un soleil mystique aux rayons d'or,
Le cœur sacré jour et nuit étincelle.
Il semble vivre, il souffre, il saigne encor.
De blanches fleurs, symboliques pensées,
Couvrent l'autel et montent à l'entour.
Ce sont autant de pâles fiancées
Du beau Jésus, qui leur rend leur amour.
C'est là qu'il dort dans sa couche odorante,
A la lueur des cierges allumés,

Et Noémi l'évoque délirante,
Et se consume à ses pieds bien-aimés.
Le froid des murs, le calme du silence,
L'obscurité, la senteur de l'encens,
Et l'oraison d'où l'extase s'élançe,
D'un doux fluide inondent tous ses sens ;
Il vient, il vient, l'amour inépuisable
De l'amant Dieu — son sein l'a ressenti!...
En promettant le bonheur ineffable,
Le confesseur n'avait donc pas menti...
Durant la nuit ce doux songe l'enflamme,
Son cœur renaît, son corps est rajeuni ;
Car dans l'ivresse où son être se pâme,
Elle s'abreuve aux flots de l'infini.

Le jour revient, la passion sentie
A son réveil laisse son cœur en feu ;
Durant la messe elle reçoit l'hostie,
Et dans ses flancs elle possède Dieu.

On veut, après s'être donné soi-même,
Donner encore à l'objet que l'on aime
Ce qui le flatte et ce qui l'embellit ;
Prodigues sont les cœurs qu'amour remplit.

La tendre sœur apportait ses offrandes
Au bel autel où son doux Jésus dort ;
C'étaient toujours de nouvelles guirlandes,
De blonds agneaux brodés de soie et d'or ;
C'étaient autour de deux colonnes bleues
D'où sur l'autel pend un dais de velours,

Des bengalis les ailes et les queues
Qu'elle enlaçait en spirales à jours ;
Fleurs de papier, clinquants, verroteries,
Art puéril au patient travail ;
Combien, hélas ! d'ardentes rêveries
Qui se cachaient là, dans chaque détail !
Combien de jours, combien de longues veilles,
Tout en songeant au Christ nu sur la croix ,
Elle passait usant ses frêles doigts
A raffiner d'enfantines merveilles !
Elle trouvait de naïves douceurs,
Lorsque d'adresse elles luttaient ensemble,
A vaincre ainsi toutes les autres sœurs ;
L'amour divin à l'autre amour ressemble.

De Noémi le Christ était l'époux ;
Double symbole où s'attache la femme :
C'était l'enfant qui manquait à son âme
Dans le petit Jésus riant et doux.

Cela dura six mois, six mois mystiques,
Où tout son cœur en amour se fondit ;
Par un miracle, ainsi qu'aux temps bibliques,
Elle attendait qu'un ange descendît.
S'assimilant l'Être incommensurable
A ses regards, sous sa forme palpable,
Elle attendait que le Dieu se fit voir ;
Il resta sourd, il trompa son espoir ;
Et s'acharnant à son âpre pensée,
Elle connut la douleur insensée
D'un pauvre cœur qui frappe en vain, hélas !

Au cœur fermé qui ne lui répond pas.
Tenir ses yeux fixés vers l'invisible,
Rêver toujours la clarté dans la nuit,
Tendre ses bras à l'étreinte impossible,
Aimer sans trêve une ombre qui nous fuit ;
C'est la douleur de l'âme solitaire,
C'est le tourment de l'ascétique amour,
L'ardent orage au souffle délétère
Qui nous torture et nous épuise un jour.

Voir de notre âme en une âme inconnue,
Par un mystère inexplicable et doux,
Comme des feux se croisent dans la nue,
Passer l'écho de ce qui vibre en nous ;
Sentir soudain à ce choc qui nous mêle,
Désirs pareils et tendresse jumelle
De l'être à l'être enlacement parfait,
Oh ! c'est l'amour, c'est l'amour satisfait !
C'est le bonheur qui gonfle la poitrine,
C'est la fierté de plaire et d'émouvoir,
Dans l'œil humain c'est la flamme divine,
C'est le rayon sans qui tout paraît noir.

XI

Elle se meurt de ne pas le connaître,
Ce seul bonheur d'aimer et d'être aimé ;
Mais pour son cœur à tout espoir fermé
La charité sera l'amour peut-être ;
La charité c'est le but émouvant,
C'est désormais la douceur du martyr

Que pour mourir Noémi va rêvant ;
Chaque douleur l'intéresse et l'attire ;
Mais ses trésors d'adorable pitié
Elle ne peut les répandre autour d'elle ;
Comme mondaine et comme criminelle,
La règle au cloître interdit l'amitié.
C'est au dehors que son pur sacrifice
Pourra s'offrir, car on souffre en tout lieu ;
Elle voudrait, couverte d'un cilice,
Se dévouer comme fit l'Homme-Dieu ;
Elle voudrait, lorsqu'une épidémie
Frappe au hasard d'un bras mystérieux,
A ceux qu'on fuit tendre sa main amie,
Guérir le corps ou tourner l'âme aux cieux ;
Quand du canon la sinistre tuerie
Laisse gisants les morts inachevés,
Sur tous ces fronts pour mourir soulevés,
Elle voudrait s'incliner attendrie.

La mer d'azur et les chauds horizons
Flottent mêlés aux scènes de carnage.
Oh ! souffrir là, ce n'est plus le servage
Ni la torpeur des claustrales prisons ;
Son cœur brisé, sur ces plages lointaines,
Croirait du moins respirer l'air natal,
Elle y mourrait en oubliant ses chaînes...

La pauvre sœur devint sœur d'hôpital. —
Non pas au loin, mais dans la ville même,
Où tout à coup un fléau s'abattit ;
Compatissante en ce malheur suprême,

De son couvent la recluse sortit.
Parmi les morts errent ses pas tranquilles,
Elle les sert sans parole et sans bruit ;
Autour des lits rangés en longues files,
Plus attentive, elle glisse la nuit,
De l'agonie elle apaise le terme ;
Et la voyant si tendre en sa douceur,
Chaque mourant confie à l'humble sœur
L'adieu secret que toute âme renferme.
C'est une mère en larmes, lui léguant
Sa pauvre bague avec sa vieille bible,
Pour son cher fils qui, sur la mer terrible,
Mousse joyeux, va toujours naviguant ;
C'est une enfant de quinze ans qui trépasse,
Et rougissant, sous sa pâleur de mort,
Murmure un nom, coupe ses cheveux d'or
Et les remet à la sœur qu'elle embrasse ;
C'est un vieillard qui laisse pour adieu
Sa pipe aimée à quelque camarade :
Chaque mourant, chaque pauvre malade
Bénit la nonne et la charge d'un vœu.
Leur vie obscure ainsi se continue,
Il est un cœur qui les regrettera...
Mais elle, hélas ! le jour qu'elle mourra,
Nul ne saura sa trace disparue ;
Son frère est mort ; mort est le beau sergent,
Gais artilleurs, riant au bruit des balles.
En parcourant le soir les vastes salles,
La pauvre sœur de tous deux va songeant.

Un hôpital est la sentine amère

Des passions, des détresses, des pleurs ;
Elle se sent des entrailles de mère,
Devant l'aspect de toutes ces douleurs.
Le fléau fuit ; — mais le long des arcades,
Enfants trouvés, vieillards, fous et malades
Errent toujours abrités en ce lieu ;
C'est leur logis, car c'est l'hôtel de Dieu.
Dieu reçoit ceux que le monde repousse ;
Comme à l'entour de la poule qui glousse
Vont les poussins voletants et serrés,
Vers Noémi vont les fous effarés.
Joyeusement ils dansent autour d'elle,
En la tirant par ses longs voiles blancs ;
Et les enfants chétifs, aux pas tremblants,
Viennent aussi s'abriter sous son aile
Pour remplacer la mère qu'ils n'ont pas.
Elle les prend tout petits dans ses bras.
Ceux-là, du moins, ont un vivant sourire
Que n'avaient point ses blonds jésus de cire.
Sa belle voix se plaît à leur chanter
Quelque grand psaume ou quelque vieux cantique,
Et quand finit leur sommeil angélique,
Son sein ému voudrait les allaiter.
Puis des vieillards elle panse les plaies,
Dans l'habitude elle éteint son dégoût,
Devant la mort elle a des heures gaies,
Et sans penser rit et pleure de tout.
Elle vieillit ; plus rien ne l'illumine,
L'obéissance a vaincu son ardeur,
C'est un conflit d'enfance et de grandeur
Où l'idiote envahit l'héroïne.



XII

Les ans passaient et du pauvre hôpital
Elle avait fait sa plus chère demeure,
Implorant Dieu par un vœu machinal
De vivre là jusqu'à sa dernière heure.
Mais implacable aux plus abandonnés,
Le sort se rit de nos désirs bornés,
Et dans une âme engourdie et muette
Il fait encor descendre la tempête.

Sa vieille tante en son couvent picard,
Prête à mourir voulut revoir sa nièce,
La désignant du geste et du regard,
Pour qu'à son tour elle devînt abbesse ;
Aveuglement ce vœu fut écouté ;
Toutes les voix de la communauté
Furent d'accord pour élire la nonne ;
Elle était triste, elle était simple et bonne,
Et l'on sentit que de sa volonté
Découleraient douceur et liberté.
Mais les bienfaits d'une âme débonnaire,
Par un retour en ce monde ordinaire,
Rendent toujours les cœurs secs dédaigneux,
La dureté règne seule sur eux.
Les cœurs taris du troupeau des recluses,
Gonflés d'ennuis, de désirs et de ruses,
Sentant régner un bras mal affermi,
A tout propos éclataient en querelles ;
Les saintes sœurs se disputaient entr'elles

L'autorité qu'oubliait Noémi.

Lorsque brisant le frein des attelages,
L'étalon fuit aux campagnes sauvages,
Tempétueux, fier d'un sang indompté,
Et devant lui humant la liberté,
Il ne sent pas le poignard de la ronce,
L'éclat tranchant des rochers anguleux,
Le froid du fleuve où son poitrail s'enfonce,
Ni l'aiguillon des essaims venimeux.
En vain son sang dans sa sueur ruisselle,
Il court, il court au désert qui l'appelle,
A l'herbe haute aux agrestes senteurs,
Il court, il court aux cavales ses sœurs ;
C'est la jeunesse à l'invincible allure,
Dont chaque espoir guérit chaque blessure.

Mais le cheval, qui toujours enchaîné,
Traîne sa charge avec sa servitude,
Et ne parcourt qu'un long chemin borné
Sans horizon, sans belle solitude ;
Morne et lassé quand l'aride chaleur
Brûle ses flancs sur la route trop lente,
Et que la mouche acharnée et sifflante
Par chaque crin irrite sa douleur.
En vain le fouet l'insulte et l'aiguillonne,
Il va toujours de son pas monotone,
Et résigné, ne sachant plus courir
Dans un ravin se couche pour mourir.

Plus lasse encor que la pauvre monture

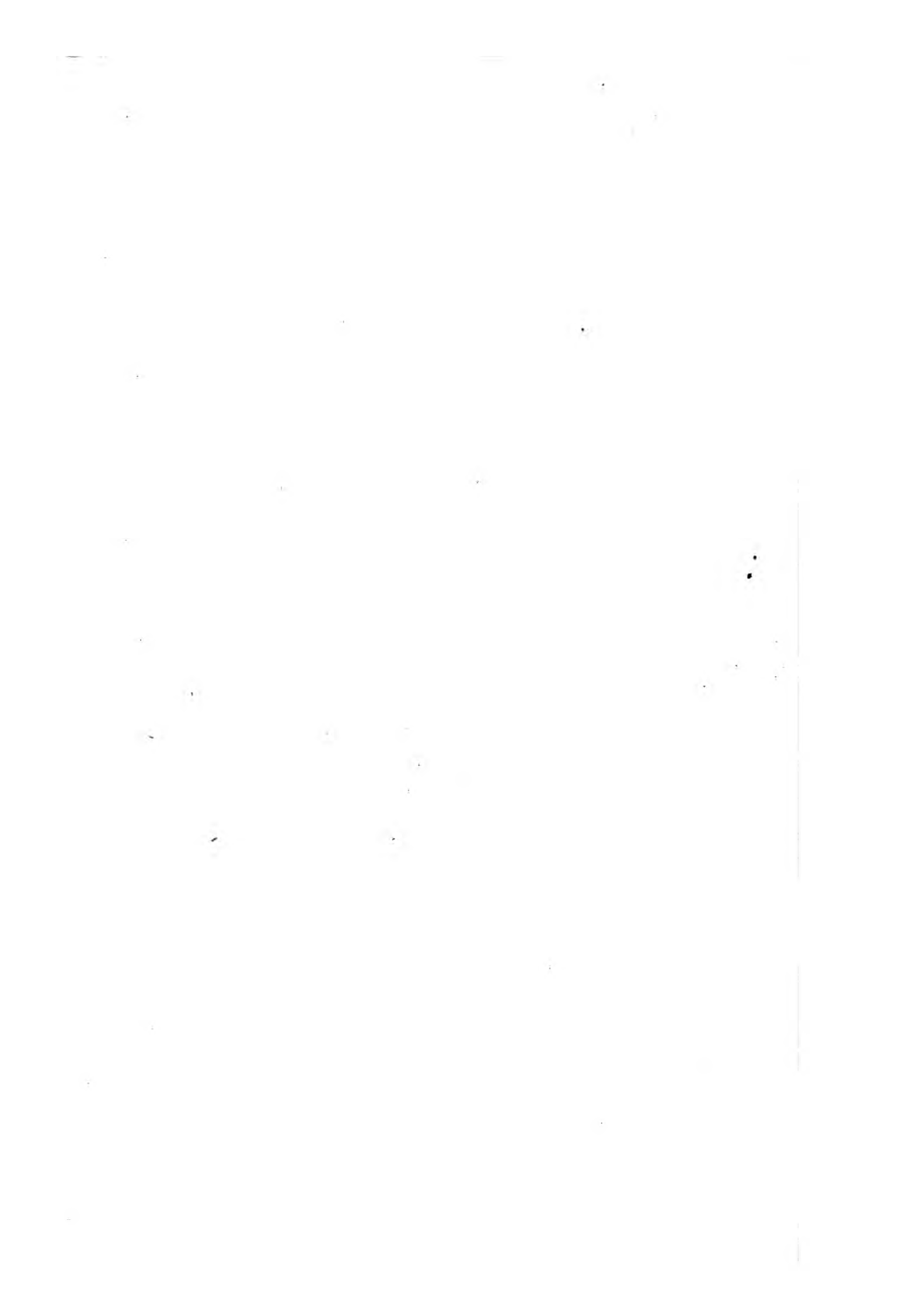
Se soumettant dans sa placidité,
La vieille nonne à la douce figure
Ne put mourir avec tranquillité.
Toutes les sœurs qui l'avaient harcelée
Par leurs conflits et leurs aigres détours,
N'entendant rien à cette âme voilée,
De soins bruyants troublaient ses derniers jours.
Sa bonté calme et sa clémence tendre
Leur paraissaient des miracles certains.
Elle était sainte et l'on devait s'entendre
Pour qu'elle fût placée au rang des saints ;
Et cependant on ne s'entendit guère
Qu'à la tuer pour la canoniser.
Entre les sœurs ce fut nouvelle guerre,
L'évêque même eut peine à l'apaiser.
Il arriva ; l'abbesse était mourante,
Et sur un lit de cendre et de sarments
On l'étendit inerte, indifférente,
Pour lui donner les derniers sacrements.

Vers le couchant dont s'effaçaient les teintes,
Un jour d'été venait de se voiler ;
Les peupliers poussaient de longues plaintes
Comme des voix qui semblaient l'appeler.
Dans la cellule où se pressaient les nonnes
Étaient l'évêque et quatre desservants ;
Autour du lit brûlaient les cierges jaunes,
L'encens jetait ses parfums énervants.
Déjà raidi, recouvert du cilice,
Sur son séant on souleva son corps ;
La croix tremblait dans ses doigts demi-morts ;

Des trépassés on commença l'office ;
Son faible esprit semblait s'être envolé
Dans les soupirs de l'agonie ardente ;
On mit l'hostie en sa bouche pendante,
Mais son regard resta fixe et voilé.
Puis tout à coup, sur sa face naïve,
Se répandit de ses yeux demi-clos
Comme un reflet de beauté primitive :
C'était la mort, c'était le vrai repos.
Mais aussitôt, pour les sœurs fanatiques,
Miraculeux fut ce rayonnement ;
Se disputant la sainte et ses reliques,
Elles coupaient son dernier vêtement,
Ses blancs cheveux, ses ongles, plusieurs même
Ouvrant sa bouche, y prirent une dent.
Initiée au mystère suprême,
La morte en paix rayonnait cependant !...

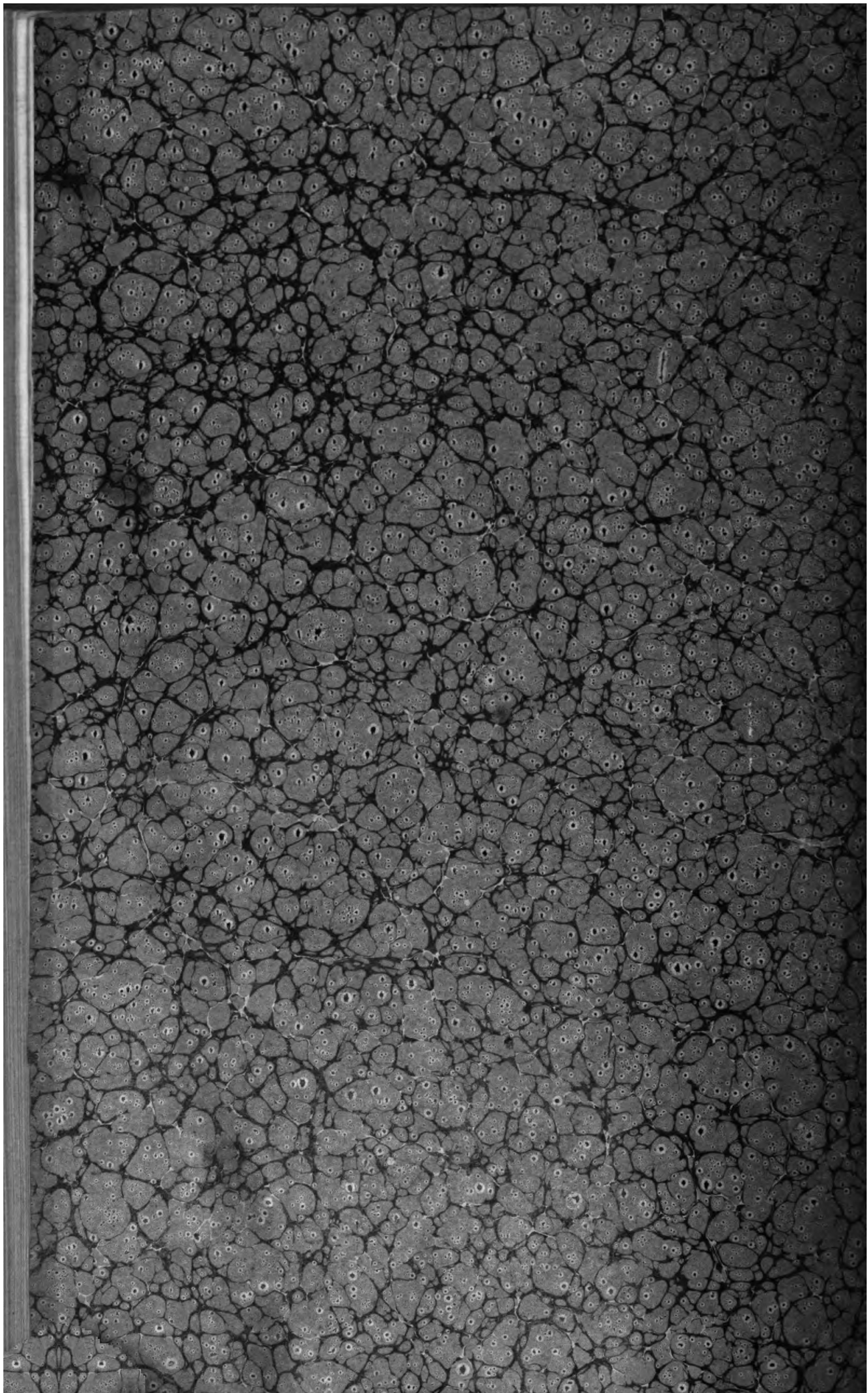
On l'enferma dans son étroite bière,
On lui chanta la dernière oraison ;
Puis, sous la croix de l'ombreux cimetière,
Elle eut son lit de fleurs et de gazon.
Sur elle alors sembla peser plus vite
Le morne oubli, second linceul des morts ;
Pâle néant que rien d'humain n'évite,
Sphinx accroupi dans des déserts sans bords.

1855.



70713840

15
1



Arch. IV B. 26



**ZAHAROFF
FUND**

Vet. Fr. III B. 3503

